

# EUTOPIA

CAMILLE  
LEBOULANGER



J'AI  
LU



EUTOPIA

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Le chien du forgeron*

**CAMILLE  
LEBOULANGER**

**EUTOPIA**

ROMAN



Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu\_editions



@jailu.collection.imaginaire



@jailu.editions

Eutopia : mot formé par Thomas More au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, à partir du préfixe grec εὖ, eu-, « bon » et du radical τόπος, tópos, « le lieu, l'endroit ».

Autrement dit : le bon lieu, le bon endroit.

« Le socialisme utopique [...] n'est pas "sans lieu", mais il cherche à se réaliser, selon les cas, en des lieux et dans des conditions données, donc justement "ici et maintenant" »

Martin Buber, *Socialisme et Utopie*, 1950

« Aujourd'hui, il nous semble plus aisé d'imaginer l'absolue détérioration de la Terre et de la nature que la décomposition du capitalisme tardif ; peut-être cela est-il dû à quelque faiblesse de notre imagination.<sup>1</sup> »

Fredric Jameson, *The Seeds of Time*, 1994

« Nous n'avons rien d'autre que notre liberté. Nous n'avons rien d'autre à vous offrir que votre propre liberté. Nous n'avons pas de loi hors l'unique principe de l'aide mutuelle entre individus. [...] Si ce futur est celui que vous désirez, alors je vous dis que vous devez venir à lui les mains vides. Vous devez y venir aussi seul et nu que l'enfant qui vient au monde, à son avenir, sans aucun passé ni aucune propriété, entièrement dépendant des autres pour votre survie. [...] Vous ne pouvez acheter la révolution. Vous ne pouvez faire la révolution. Vous pouvez seulement être la révolution. Elle est au creux de votre âme ou elle n'est nulle part.<sup>2</sup> »

Ursula K. Le Guin, *Les Dépossédés*, 1974

---

1. Traduction de l'auteur

2. *Ibid.*



## PRÉAMBULE À LA DÉCLARATION D'ANTONIA

Après délibération, les délégués mandataires réunis déclarent que :

1. *Il n'y a de propriété que d'usage.*

2. *Toute propriété finit à la mort.*

3. *Le sol, l'eau, l'air, ainsi que les règnes animal et végétal (dans leur globalité et dans leurs composantes) ne sont pas, ni ne peuvent être ou être considérés comme, des ressources.*

4. *Parmi les créatures vivantes, les actions de l'humanité ont le plus grand effet sur les conditions environnementales. Par conséquent, il est de sa responsabilité de modérer son propre impact, d'en corriger les effets négatifs et de protéger le reste de la vie terrestre en assurant la perpétuation des richesses animale et végétale.*

5. *L'être humain n'est pas, ni ne peut être ou être considéré comme, une ressource.*

6. *La santé, l'éducation, la justice, le logement, l'alimentation et la maîtrise du travail sont des droits fondamentaux et inaliénables.*

7. *Chaque être humain est libre de corps et d'esprit. Aucun préjugé d'ordre moral ou religieux ne peut lui retirer cette liberté. Tout être vivant est libre d'aller et venir à sa guise.*

8. *Aucun être humain ne peut imposer sa volonté à un autre, par subordination, par coercition ou par force, pour quelque raison que ce soit.*

9. *Chaque être humain est un travailleur, de l'éducation à la mort. Par conséquent, chaque être humain a droit à un salaire.*

10. *Chaque être humain est libre d'user de sa force de travail dans quelque entreprise productive que ce soit, individuelle ou collective – tant que celle-ci ne contrevient à aucun des principes énoncés ici.*

De ces principes découlent toutes les propositions contenues dans la Déclaration suivante. [...]

## MAI

Quand je repense aux années que j'ai passées à Pelagoya, je me souviens surtout du printemps. Au mois de mai, au petit matin, l'eau de la Lina est déjà tiède et de paresseux lambeaux de brume semblent rechigner à se dissiper. L'après-midi, avec les camarades, nous allions nous baigner une fois sortis de la classe et les obligations accomplies. Nous y passions des heures, sans compter le temps. Aucun d'entre nous n'avait de montre. Le compte du temps était la responsabilité des adultes. On ne nous demandait que d'être à l'heure. C'était assez simple. Le matin, cela voulait dire se lever quand on nous le demandait. Le soir, cela signifiait rentrer avant que l'obscurité ne fût totale. Nous attendions donc que le soleil disparût sous l'horizon boisé pour courir, tous ensemble, en direction des maisons. En passant, nous pillions les cerisaies, si bien que nous touchions à peine au repas du soir. Je comprends maintenant que les adultes faisaient semblant de croire à nos excuses, à nos « Non, vraiment, je n'ai pas d'appétit ce soir. C'est dommage. Ça a l'air très bon ! J'en prendrai demain s'il en reste. » Ils étaient patients, ne disaient rien, jouaient le jeu qui consistait à feindre de ne pas voir la trace rouge des cerises sur nos lèvres, que nous étions persuadés d'avoir effacée d'un revers de la main.

Quand je repense à Pelagoya, je sens à nouveau le goût des cerises, la fraîcheur des matins de printemps, la tiédeur de l'eau que le soleil a chauffée pour nous toute l'après-midi et l'odeur entêtante de la vase, que, gamins, nous ramenions avec nous le soir et qui persistait jusqu'à la douche du lendemain matin. Ce sont loin d'être mes seuls souvenirs mais ce sont les plus forts. Tous sont baignés dans un vapoureux camaïeu de bleu, de gris et de vert pâle.

Bien sûr, quand je repense à Pelagoya, je pense à Gob.

Tant de temps s'est écoulé, sa présence m'accompagne si bien et depuis si longtemps qu'il m'est parfois difficile de me souvenir – je devrais presque écrire « de m'imaginer » – qu'il a existé un temps où je ne connaissais pas Gob. Pourtant c'est vrai. M'était-il possible de m'imaginer alors que Gob ne me quitterait plus jamais ? Non. Comme tous les enfants, je n'avais qu'une idée assez vague du temps. Le cours d'une vie était à mes yeux une sorte d'éternité abstraite et lointaine. L'existence était un paradoxe : tout à la fois entièrement tendue vers l'horizon de la majorité et repliée sur l'instant concret, matériel. Je pensais au futur, bien sûr, car nous y pensions tous. Cependant, il nous paraissait de bien peu d'intérêt comparé à la perspective de la baignade du soir. L'avenir et le passé étaient l'affaire des adultes et ils semblaient tous deux les préoccuper gravement. Nous leur enviions cette préoccupation, mais nous les méprisions aussi un peu à cause d'elle. Non pas que les adultes de Pelagoya eussent été graves. Après tout, c'était à eux, aux adultes d'avant eux et aux adultes encore avant qu'elle devait sa tranquillité joyeuse. Toutefois, ils étaient chargés de l'écoulement normal du temps, de nous réveiller le matin, de nous instruire le jour et d'accepter nos pauvres

excuses pour sauter le dîner. C'était un poids considérable. Ce poids, du haut de notre enfance, nous leur jalouions et nous leur abandonnions avec une désinvolture égale. Il ne serait pas tout à fait inexact de dire que nous, les enfants de Pelagoya, ne nous soucions de rien.

Il m'est impossible de dire si je me souviens du jour où j'ai rencontré Gob parce qu'il s'agit du jour où Ulf a manqué de se noyer dans la Lina ou bien si c'est précisément la présence de Gob qui maintient en vie le souvenir de la mésaventure d'Ulf. Cette après-midi-là, exceptionnellement, nous nous étions arrêtés et nous nous étions servis sur les branches des cerisiers avant de nous baigner. Le groupe bruissait d'une rumeur vrombissante : quelqu'un – il s'agissait peut-être d'Ulf lui-même, mais j'ai bien peur qu'une anecdote ne contamine ici l'autre – avait aperçu Aster et Lubi, à travers la fenêtre de la maison de ce dernier, en train de faire l'amour. Le témoin de l'affaire avait d'ailleurs probablement employé le mot « baiser » ou « forniquer », ou tout simplement « le faire » : autant de manières de mettre la chose, dont la simple connaissance théorique nous troublait déjà suffisamment, à distance. Nous ne parlions jamais d'amour alors, bien que nous employassions largement le verbe aimer. Nous disions « j'aime les mathématiques » ou bien « j'adore la confiture de pêche », ou encore « j'aime quand tu me tiens la main » ; l'amour, cette idée trop large pour nous et vaguement effrayante, n'avait pas de place dans notre vocabulaire. Par conséquent, Ulf n'avait pas pu dire « faire l'amour ». Ce n'était pas le fait en lui-même d'avoir aperçu l'intimité de deux adultes qui nous troublait autant. Nous ne recevions pas une éducation moralisatrice ou pudibonde. La sexualité

ne nous était pas dissimulée. Dès le printemps, et jusqu'à ce que l'extrême fin de l'été rende la chose inconfortable, des garçons et des filles âgées<sup>1</sup> de seulement quelques années de plus que nous occupaient les bords et les abords de Lina pour « le faire » assez ouvertement. Comme devant toute chose que nous ne comprenions pas, nous faisons la grimace pour le principe et la majorité d'entre nous détournait le regard avant de s'en retourner aux cerisaiers satisfaire une goinfrie redoublée. Non, ce qui rendait l'évènement notable, c'était l'identité des participants. Un matin sur deux, Aster nous enseignait les fondamentaux des mathématiques. Les cours de littérature de Lubi occupaient les autres matinées. Bien que conscients, en principe, que les deux hommes pouvaient se connaître, qu'ils échangeaient parfois devant nous, qu'ils pouvaient à la rigueur s'apprécier, il ne nous était jamais venu à l'idée que leurs rapports eussent pu être davantage que cela. Même Pelagoya ne pouvait dissiper chez les enfants que nous étions l'égoïsme. Oui, en théorie, Aster et Lubi existaient en dehors de la classe. Certains d'entre nous avaient même déjà logé chez l'un ou l'autre. Je suis capable de me persuader avoir passé quelques nuits dans la maison de Lubi, dans ma plus petite enfance. Mais de là à les imaginer faire l'amour ! C'en était trop. Nous ne pouvions pas le concevoir, sans parler de le comprendre. Il n'y avait que deux réactions possibles à une pareille idée : traiter de menteur la personne qui l'énonçait et nous gaver de cerises. Cette deuxième solution était plus facile et plus satisfaisante. Il ne nous vint jamais à l'esprit que les adultes nous laissaient sciemment les chiper. Nous digérions notre orgie de fruits, étendus

---

1. Voir explications sur la féminisation des accords page 891.

sur la berge caillouteuse, ressassant interminablement notre incrédulité face la preuve inattendue de la vie sexuelle commune de ces deux adultes qui nous éduquaient, lorsqu'Ulf fit quelque chose de plus inattendu encore.

Entièrement nu, il s'avança dans l'eau sans prendre garde à l'endroit où il mettait les pieds. Arrivé à plus de trois mètres de la berge, avec de l'eau presque jusqu'à la taille, il se retourna vers nous, écarta les bras en croix et clama :

« Regardez-moi ! Je suis le roi de la rivière ! »

Nous le regardâmes, bouche bée, sans comprendre. Il continua pourtant. Un grand sourire éclairait son visage. Il se mit à reculer, toujours un peu plus loin du bord.

« Je suis le roi de la rivière ! Toute la rivière m'appartient ! »

Pourquoi cette idée étrange lui était-elle venue ? Que lui était-il passé par la tête ? Avait-ce un rapport avec la brusque découverte que nous venions de faire ? Aujourd'hui encore, je ne peux le deviner. Il y a bien longtemps que je n'ai pas revu Ulf et, s'il est encore vivant, sans doute ne se souvient-il pas de l'affaire avec autant de netteté que moi. Pour lui, cette fin d'après-midi n'est après tout qu'une ancienne humiliation, une vieille blessure d'orgueil. Ce n'est pas le jour où il a rencontré Gob. Plusieurs d'entre nous se sont redressés sur le coude, perplexes face à cette idée saugrenue.

« Ce n'est pas possible, a dit une fillette dont j'ai oublié le nom. La rivière n'est pas à toi.

— Elle ne peut pas être à toi, a renchéri un autre.

— “Le sol, l'air et l'eau ne sont la propriété de personne” », ai-je récité machinalement.

Je n'avais rien d'un élève brillant mais je mettais un soin presque maniaque à apprendre par cœur

les leçons que je recrachais à intervalles réguliers, parfois sans beaucoup d'à-propos.

« Et même si ce morceau de la rivière était à toi, a continué la fillette, l'eau vient de l'amont et part vers l'aval. Quand elle arrive, elle n'est pas à toi. Quand elle repart, elle n'est plus à toi. »

Nous trouvions son idée si étrange que certains se sont mis à rire. Quelques cailloux sont tombés dans l'eau, pas trop près d'Ulf mais suffisamment quand même. Celui-ci, vexé, a fait une grande éclaboussure du plat de la main, comme pour élever une barrière d'eau entre lui et nous.

« Vous êtes juste jaloux, a-t-il craché. Vous êtes jaloux parce que je suis le premier à y penser et, puisque je suis le premier à la réclamer, ça veut dire que la Lina est à moi, en entier, avec l'amont et l'aval. »

J'étais bien trop stupéfait pour intervenir. Les éclats de rire se sont intensifiés et Ulf a continué de reculer. L'eau lui montait jusqu'à la taille quand il s'est soudain figé. Je me souviens qu'en un instant ses traits ont changé d'expression. Toute la bravade, toute la fierté incompréhensible de s'être approprié cette rivière, cette chose que personne ne pouvait logiquement posséder, ce qui signifiait utiliser, ont subitement disparu pour laisser place tout d'abord à de la surprise, puis à de l'incompréhension et enfin à une terreur abjecte. Sur le visage d'Ulf, ce jour-là, j'ai vu la terreur pour la première fois. Nous comprîmes plus tard que son pied s'était coincé entre deux pierres dissimulées par la vase. Il a crié :

« Je ne peux plus bouger ! »

Avec toute notre cruauté enfantine, nous lui avons répondu :

« Tant mieux ! Reste dans l'eau, puisque tu es le roi de la rivière !

— C'est pas drôle ! a-t-il protesté. Je peux plus bouger ! »

Nous avons haussé les épaules. D'un œil un peu désintéressé, nous l'avons regardé se débattre. Il s'est courbé, sa tête a disparu sous l'eau puis elle est ressortie, une fois, deux fois. Rien n'y a fait. Nous avons ri de le voir s'agiter ainsi. Je pense que nous nous sommes persuadés qu'il jouait la comédie. Ou bien nous trouvions que c'était bien fait pour lui. Il devait y avoir une morale à cette histoire : malheur arrive à qui veut s'approprier une rivière. Toujours est-il qu'aucun d'entre nous n'est allé l'aider. Nous sommes restés tranquillement sur la berge pendant encore une heure ou deux. Le soleil a commencé de descendre et nous n'avons pas bougé. Ulf a commencé de grelotter et nous n'avons pas bougé.

Enfin, le moment est venu de rentrer. C'est alors que nous avons compris que quelque chose clochait. L'idée d'aller chercher les adultes a été longue à venir. À Pelagoya comme ailleurs, on encourage les enfants à l'autonomie. Je n'étais pas parmi les plus entreprenants ; aussi regardai-je quatre de mes camarades s'aventurer à leur tour dans l'eau, prenant garde, eux, où ils mettaient les pieds. Ils s'avancèrent jusqu'à saisir les deux bras tendus d'Ulf et tirèrent de toutes leurs forces. Rien n'y a fait. La jambe était bien trop prise. De plus, l'eau qui montait jusqu'à leur taille les handicapait. Finalement, l'une d'entre eux s'est retournée et a crié :

« Il faut aller chercher de l'aide. »

Son appel a agi sur nous comme un choc électrique, un de ceux qu'on ne voyait figurer que dans les dessins animés burlesques et les bandes dessinées. Ceux d'entre nous qui étaient restés assis jusque-là ont bondi sur leurs pieds et, comme les autres, j'ai détalé en direction des maisons. Je me souviens

de ce moment comme de ma première expérience de l'angoisse. Dans la lumière descendante de la fin d'après-midi, j'ai couru comme un dératé. Cette course n'a pas duré plus de quelques dizaines de secondes. Elle m'a pourtant semblé interminable. J'ai gravi le talus qui descend à la Lina. Aujourd'hui, je pourrais presque l'enjamber. Ensuite, j'ai bondi à travers les buissons qu'on y laisse pousser pour délimiter le rivage. Puis j'ai traversé la cerisaie déserte qui baignait déjà dans la lumière rosée du presque soir. Enfin, j'ai mis le pied sur la route qui menait aux maisons. Je n'avais qu'à peine conscience des autres qui couraient autour de moi tant mon cœur battait fort. Le sang qui cognait contre mes tempes me faisait comme des œillères.

Par un étrange hasard, le premier adulte que je rencontrai fut Aster qui poussait une brouette de déchets végétaux en direction d'un tas de compost. Je m'arrêtai net devant lui, haletant. En plus de cela, je dus rougir : le récit d'Ulf me revint brusquement en tête. Décidément, il m'était presque impossible de relier les deux images, la nudité intime dont nous avions tant débattu et celle de cet homme aux pantalons tachés de terre et de verdure, dont émanait une puissante odeur d'épluchures et de décomposition végétale.

« Eh bien, me demanda-t-il, que se passe-t-il, Umo ? »

Je balbutiai. Rendu étrangement timide, je n'osai pas le regarder dans les yeux.

« Ulf... la Lina... coincé... »

S'il ne comprit certainement pas les détails de l'affaire, Aster abandonna la brouette et, à longues foulées, partit en direction de la Lina. Hors d'haleine, je trottais tant bien que mal derrière lui. Je n'étais pas seul : je repris soudain conscience que

les autres enfants m'accompagnaient. Aster fut le premier à atteindre le rivage mais il ne fut pas le seul. Tous les adultes de Pelagoya convergeaient vers le théâtre de l'incident, ayant tous abandonné les activités. Comme tous les enfants, je connaissais chacun d'entre eux. J'ai oublié certains noms, mais pas leurs traits. J'ai toujours eu une bonne mémoire des visages. Je remarquai seulement l'absence de Dounja et Mouad, avec qui je logeais cette saison. Je ne m'interrogeai pas longtemps sur ce qui pouvait les distraire de l'urgence. Le niveau de la Lina venait de monter brusquement, comme cela arrive quelquefois quand les marées sont trop fortes. La tête levée tant que possible, Ulf avait à présent de l'eau jusqu'au menton. Les camarades qui étaient restés là flottaient autour de lui, battant des pieds pour rester à flot et le soulever de toutes leurs forces. Aster n'hésita pas. Habillé et chaussé, il s'avança dans la rivière. Ses cuisses tracèrent deux longs sillages derrière lui tandis que ses mains brassaient l'eau devant, créant des vagues terribles à mes petits yeux. Les nageurs s'écartèrent devant lui. Quand il se saisit d'Ulf, nous échangeâmes tous un regard dont je ne saurais dire exactement l'émotion qu'il portait. Était-ce de l'étonnement ? De la peur ? De l'inquiétude ? En tout cas, je suis persuadé d'avoir vu Ulf tressaillir lorsque les bras d'Aster passèrent sous ses épaules, se croisèrent dans son dos et le soulevèrent, libérant sa jambe coincée. Il poussa également un cri de douleur : dans le mouvement, sa cheville s'était foulée. Si Aster remarqua lui aussi son tremblement, il n'en montra rien. Peut-être le prit-il pour ce qu'il était en partie : un mouvement de soulagement. Portant Ulf à l'horizontale contre son torse, Aster fit demi-tour et regagna la rive, suivi à quelque distance par les nageurs. Ils ressemblèrent alors à des canetons que

l'on voyait l'été nager à la suite des canes, ce qu'ils étaient peut-être. Ce que nous étions tous : des canetons avec une multitude de pères et de mères ou, si l'on préfère, aucun père ni aucune mère.

Aster déposa Ulf sur la rive terreuse. Voilà l'image que je garde de Pelagoya avant l'arrivée de Gob : des enfants entourés d'adultes, des adultes entourés d'enfants, réunis autour d'un accident idiot, heureusement résolu sans conséquence. Quelques minutes plus tard, quelqu'un charge Ulf dans une voiture et il part en direction de l'hôpital le plus proche. Il reviendra souriant, riant de son attelle. Il ne se proclamera plus jamais possesseur de la rivière ou d'autre chose. Cette fantaisie enfantine lui est définitivement passée. Bien qu'il n'y ait pas de réel lien de conséquence entre elle et son entorse, il les associera toujours. Il en gardera le traumatisme diffus toute sa vie.

Parmi les plus jeunes d'entre nous, certains se sont réfugiés contre les jambes des adultes ou dans leurs bras. Il y a quelques pleurs de soulagement et d'impuissance. Milan et Sandrine nous interrogent pour obtenir le récit complet de l'affaire. Nous laissons prudemment de côté les propos qu'Ulf nous a tenus. Les adultes soupirent : que jeunesse se passe ! Je demande où sont Dounja et Mouad. On me répond qu'ils ont dû s'absenter mais qu'ils ne devraient pas tarder à rentrer. C'est Héléna qui me répond cela. Héléna est biologiste, horticultrice : une après-midi par semaine, parfois davantage, elle nous donne un cours de science du vivant qui consiste en majorité à cultiver le potager de l'école et à soigner les fleurs et les plantes grasses. Peu de théorie : elle réserve cela aux plus grands. Je crois encore sottement qu'il y a une quantité finie de savoir à apprendre et que les plus grands apprennent donc moins de choses. J'ai une vague conscience qu'Héléna est ma mère,

au sens que c'est elle qui a accouché de moi et que je partage avec elle une moitié de caractéristiques génétiques. L'autre moitié vient de Lukas, qui est donc mon père. Héléna ne vit plus avec Lukas, mais avec Milan. Lukas a quitté Pelagoya quand j'étais très jeune. Je n'ai quasiment aucun souvenir de lui. Il n'est revenu qu'une ou deux fois et je n'ai pas passé beaucoup de temps en sa compagnie. Dans les yeux d'Héléna, je ne perçois pas plus d'attachement, pas de sentiment plus puissant que dans ceux de n'importe quel adulte. Quand je suis triste, apeuré ou juste sonné par l'enchaînement rapide des événements comme c'est le cas ce soir-là, je n'ai pas de réconfort plus intense à chercher auprès d'elle. Cela ne me manque pas. Je ne conçois même pas que cela puisse être autrement. Il en va différemment de Gob. Gob a toujours eu la sensation que quelque chose lui avait été volé, dérobé, caché.

Lentement, sans empressement, l'attroupelement s'est dissipé. Le soir était là. Il était l'heure de rentrer. Chaque adulte a repris le chemin des maisons, accompagné des enfants qui logeaient avec elle ou avec lui. Nous passions d'une maison à l'autre régulièrement et ne séjournions jamais au même endroit plus de quelques mois. Les règles de vie ne changeaient guère d'un foyer à l'autre, d'autant que les adultes eux aussi avaient tendance à bouger au fil des unions ou des désunions, ou simplement du plaisir de passer quelque temps chez un ami. En outre, il y avait dans chaque maison une chambre de visiteur toujours prête en cas d'arrivée inopinée. Quand Milan, avec qui j'étais revenu de la Lina, me déposa devant chez Dounja et Mouad, ils venaient de rentrer et s'affairaient à préparer le dîner. Ils me demandèrent de venir les aider et, alors que je me lavais les mains avant de commencer à éplucher des

carottes, ils m'annoncèrent sans cérémonie que la deuxième chambre du premier étage était occupée.

« Par qui ? demandai-je.

— Elle s'appelle Gob. Elle a deux ans de plus que toi. Elle vient d'Antonia où nous sommes allés la chercher. »

Ma curiosité fut tout de suite piquée. Les visiteurs étaient monnaie courante, certes, mais pas les visiteurs enfants ! Pour quelle raison venait-elle à Pelagoya ? Je connaissais suffisamment bien Dounja et Mouad pour savoir qu'ils ne répondraient pas à cette question. « Ses raisons, diraient-ils, sont ses raisons. Ce n'est pas à nous de les dire. » Je biasai donc :

« Pour combien de temps est-ce qu'elle reste ?

— Autant qu'elle voudra », répondit sommairement Mouad.

Je me dépêchai alors d'achever d'éplucher et de couper les légumes en morceaux grossiers. Je ne devais pas très bien masquer mon excitation car, quand je demandai l'autorisation de monter la rencontrer, celle-ci me fut donnée sur un ton amusé.

Je montai les marches deux par deux. Arrivé sur le palier, je ralentis brusquement, soudain gêné. Dans l'encadrement de la porte, j'aperçus une silhouette de dos. Des cheveux châtain clair tombaient jusqu'au milieu du dos. Debout devant une valise ouverte posée sur le lit, elle en sortait lentement les habits. À l'exception de la conversation étouffée de Dounja et Mouad dans la cuisine au rez-de-chaussée, il régnait un silence total. J'hésitai. Pourquoi cette présence m'impressionnait-elle tant ? Peut-être parce qu'elle venait du monde en dehors de Pelagoya, où je n'étais jamais allé moi-même. Je me doutais bien qu'il devait y avoir des enfants ailleurs, puisqu'il y avait des adultes, mais je n'en avais jamais rencontré.

Cela viendrait plus tard, quand je serais « grand ». Cette inconnue, puisqu'elle venait d'ailleurs, devait posséder des connaissances bien plus vastes que les miennes. Gob dut sentir cette timidité chez moi, puisqu'elle ne se priva pas d'en jouer durant les premiers temps que nous passâmes ensemble. Je risquai un pas en avant. Si la cavalcade dans les escaliers n'avait pas déjà annoncé ma présence, le grincement douloureux de la lame de parquet s'en chargea. Elle ne se retourna pas, n'interrompit pas son travail. Je m'avançai encore. Quand je fus parvenu à moins d'un mètre de la porte, elle daigna tourner la tête.

« Je m'appelle Umo, bredouillai-je.

— Gob », répondit-elle simplement.

Ma figure d'incompréhension avait sans doute quelque chose de comique car un léger sourire étira ses lèvres.

« Je m'appelle Gob. »

Je rougis pour de bon et ne produisis qu'un ridicule « Ah » en réponse. Je restai figé sur le seuil de la chambre, attendant pour la première fois une autorisation d'entrer dont je n'avais jamais eu besoin jusque-là. À Pelagoya, toute porte ouverte était une invitation. Sur une porte fermée, on frappait. Aucune n'était jamais verrouillée.

« Entre si tu veux », dit Gob.

J'entrai. Elle me tournait à nouveau le dos.

« Tu peux faire ce que tu veux, dans la chambre, dis-je. Tu peux bouger les meubles, mettre des affiches...

— Je sais. »

Puis, après un temps :

« Merci. Mouad et Dounja me l'ont déjà dit. Et puis c'est pareil à Antonia.

— Vraiment ? »

L'idée qu'un endroit soit semblable à Pelagoya m'avait toujours semblé invraisemblable. Ce devait être un endroit exceptionnel, puisque c'était là que je vivais avec tous les camarades.

« À peu près, oui. »

Je ne parvins pas à retenir une question :

« Si c'est pareil à Antonia, pourquoi tu viens ici ? »

Gob se retourna pour de bon vers moi. Je découvris ses yeux bleus et glaçants.

« Pourquoi ? Ça te gêne ? »

Je sentis mon estomac se nouer. Je n'eus pas le temps de répondre que non, ça ne me gênait pas du tout, pourquoi est-ce que cela me gênerait ? La chambre était faite pour cela. La voix de Dounja me délivra du pétrin dans lequel je m'étais fourré en appelant :

« Umo ! Gob ! À table ! »

Je ne me fis pas prier pour redescendre et dresser la table. Durant toute la durée du repas, je n'osai pas lever le nez. Bien que de nombreux détails de cette soirée se soient gravés dans ma mémoire, je n'ai pas la moindre idée de ce que je mangeai. Le contenu de l'assiette n'était qu'un moyen bien pratique d'échapper au regard d'acier de Gob.

Je décidai que quelque chose chez cette fille me terrifiait, sans vraiment chercher à savoir quoi. Ce soir-là, je me couchai la porte ouverte et l'oreille tendue. Je guettai le moindre bruit en provenance de l'autre chambre où Gob s'était couchée elle aussi. Je ne sais pas ce que je cherchais à entendre. Du rez-de-chaussée montaient, comme souvent, un fond de musique et les conversations à voix basse de Dounja et Mouad. Pour la première fois, je m'efforçais de discerner ce qu'ils racontaient ; sans succès. Parlaient-ils de Gob ? Si c'était le cas, qu'en disaient-ils ? Ils savaient forcément des choses qu'ils ne m'avaient

pas dites. Pour la première fois, je soupçonnai que les adultes gardaient certaines choses pour eux : pas tout à fait des secrets, non, mais des vérités qu'ils ne souhaitaient pas que nous connussions. Je mis longtemps à trouver le sommeil, bien après que, de l'autre chambre, me fût parvenu le sifflement tranquille de la respiration endormie de Gob.

Le lendemain, elle me suivit jusqu'en classe. Pour autant que je sache, l'école est toujours la même aujourd'hui à Pelagoya. Peut-être a-t-elle seulement été agrandie. C'était déjà un assez beau bâtiment aux murs de pierres récupérées sur d'antiques et insalubres maisons. La porte, peinte d'un tendre bleu ciel, était évidemment ouverte. Un terrain de sport de cendrée bordeaux occupait l'arrière, tandis qu'une pelouse bien soignée s'étalait à l'avant. Une allée de gravier la traversait, mais nous ne l'empruntions presque jamais. Nous y mettions même un point d'honneur. De part et d'autre de l'école, il y avait des plates-bandes garnies de fleurs que nous entretenions avec Héléna. Chacun à notre tour, nous tondions la pelouse avec une tondeuse manuelle qui nous paraissait aussi vieille que nous, et peut-être davantage. Elle se coinçait souvent. Le jeu devenait alors plus amusant : il fallait arracher à pleine main les brins d'herbe enroulés entre les lames. Ensuite, nous nous les jetions à la figure et nous reniflions nos doigts, ravis de l'odeur d'herbe coupée. Aucune barrière n'entourait l'école, aucun portail n'en barrait l'entrée. Elle était située sur une hauteur au milieu du village. De là, on avait une belle vue sur la majorité de Pelagoya. Un autre de nos jeux était donc de chercher à reconnaître les silhouettes des adultes qui y circulaient au cours de la journée. Évidemment, nous les connaissions tous si bien que personne ne

se trompait très souvent. Quand cela finissait par nous lasser, nous levions la tête vers les nuages qui offraient une plus grande variété de formes.

La première personne qui arrivait le matin, fût-elle enfant ou adulte, s'occupait d'abord de laisser sortir Hémon, le chien de l'école. C'est une grosse bête brune et baveuse, de race absolument indéfinissable, dont on ne savait pas vraiment s'il nous tenait compagnie ou l'inverse. De plus en plus ventru avec les années, il semblait bien profiter d'être nourri par autant de mains différentes. Dans sa jeunesse, il s'était parfois enfui et avait été retrouvé un peu partout dans Pelagoya, furetant près des poubelles ou des poules. L'âge avait calmé ses ardeurs et il se satisfaisait pleinement d'une vie confortable entre son épais tapis et les parages immédiats de l'école. « Ce n'est pas Hémon qu'il aurait fallu l'appeler, mais Aimant » a dit Ulf plus tard. Ce chien était, c'est vrai, particulièrement collant.

Les suivants s'occupaient de ramasser les œufs si les poules qui nichaient dans des cabanes contre le mur est avaient pondu. À part peut-être chez les plus grands, ceux qui trépignaient d'impatience de partir au secondaire de Grévi, ces tâches ne nous semblaient jamais des corvées ; d'autant qu'elles ne nous étaient jamais formellement imposées. Nous savions qu'elles nous incombaient à toutes et tous, au même titre que la préparation du repas ou le ménage de la classe. Nous en étions responsables, comme du reste de Pelagoya et du monde tout autour. Si quelqu'un se trouvait un intérêt particulier pour une tâche ou une autre, nous lui laissions de bonne grâce, mais il était très rare que l'adulte du jour eût à décider pour nous qui nourrirait les poules, qui rincerait le riz, qui balayerait la classe. De toute façon, si personne ne préparait le déjeuner, nous ne mangions

pas. J'aime penser que c'était l'intérêt commun qui nous aiguillonnait, mais l'appétit n'y était sans doute pas pour rien.

Gob se laissa guider jusqu'à l'école. Ce premier matin, je tentai trois fois d'engager la conversation avant d'abandonner face à son silence. Elle marchait deux mètres derrière moi et je n'osais pas tourner la tête vers elle. Son regard faisait un point brûlant entre mes omoplates. Quand nous arrivâmes devant l'école, elle resta au bout de l'allée alors que je me précipitais sur la pelouse pour rejoindre les autres. Ulf était déjà là, la jambe prise dans une attelle jusqu'au genou, appuyé sur deux béquilles. En le voyant, je m'exclamai :

« On dirait un héron ! »

Ma sortie déclencha l'hilarité des camarades et aussi d'Ulf, qui tenta de me poursuivre, une béquille brandie au-dessus de sa tête. Je fus si bien pris par le jeu que je ne remarquai pas que Gob ne m'avait pas suivi.

Elle restait là où je l'avais laissée, au bout de l'allée. Tandis que nous nous éparpillions sur la pelouse de part et d'autre, absorbés, à peine perturbés dans nos jeux habituels par l'infirmité d'Ulf, elle nous observait, le visage imperturbable et illisible. N'osait-elle pas nous rejoindre ? Ne le voulait-elle pas ? Seule, elle s'avança le long de l'allée d'un pas lent et assuré, une trajectoire rectiligne croisée à intervalles irréguliers par les courses et les mouvements brusques. Lubi arriva quelques instants plus tard et eut simplement le temps de l'apercevoir entrer dans l'école. Sa présence nous arrêta un instant, réactivant la gêne de la veille, celle que nous avons ressentie quand Aster avait sauvé Ulf. S'il le remarqua, il n'en montra rien. Il nous salua tous d'un geste et nous laissa à nos jeux pour quelque temps encore. Sitôt qu'il fut entré, tout

malaise disparut. Hémon courait lourdement autour de nous, heureux comme tous les jours de l'exercice et de la sieste qui suivrait.

Je ne sais pas ce que Lubi et Gob se dirent ce matin-là mais, quand nous nous décidâmes enfin à rentrer, profitant de la lenteur d'Ulf pour retrouver notre souffle, Gob était déjà au travail. Elle avait installé une table au fond de la salle, entre la bibliothèque et la fenêtre. Je me souviens qu'un rayon de soleil tombait sur son front. Dans ma mémoire, sa couleur hésite entre le gris et le doré. Je sais que ce n'est guère possible, mais la mémoire est ainsi faite : c'est le lieu où des choses impossibles peuvent arriver. Elle a cela de commun avec les rêves. La présence d'une personne déjà en train de travailler nous a calmés presque tout de suite. Il arrivait parfois que l'un ou l'une d'entre nous se mît à l'étude plus rapidement que les autres. Dans ce cas, nous nous installions calmement, nous saisissons un livre ou un cahier et passions quelques minutes silencieuses jusqu'à ce qu'il ou elle eût terminé ce qu'il était en train de faire. Ensuite seulement le travail collectif commençait-il. Lubi lui-même paraissait très absorbé par un épais dictionnaire ouvert sur la table qu'il avait tirée à côté du tapis d'Hémon. Le chien entra après nous et vint s'y étirer avec délice. Lubi lui donna une caresse distraite du bout des doigts et sembla ignorer notre entrée tout autant. En vérité, il avait relevé brièvement les yeux pour nous observer. Je n'étais pas le seul à être curieux. Plusieurs camarades trépignaient sur les chaises le plus discrètement possible. Pour ma part, je prétendis me plonger dans un roman dont j'ai oublié jusqu'à la couverture, au titre et à l'intrigue. Je sais que je l'ai lu, j'en ai compris les mots et le sens, mais tout cela a glissé sur moi. Je ne pensais qu'à Gob, qui travaillait

silencieusement, visiblement indifférente à notre présence. Cela dura quelques minutes – que faisait-elle ? je ne l'ai jamais su –, jusqu'à ce qu'elle posât son crayon et qu'elle relevât le nez de son cahier. Alors, en prenant soin de ne pas montrer qu'il attendait ce moment, finissant paisiblement la page, Lubi se redressa à son tour. La paupière déjà tout alourdie de sommeil d'Hémon se releva à moitié, avant de capituler et retomber dans un soupir.

« Vous avez remarqué qu'une nouvelle personne nous a rejoints. »

Murmure d'assentiment dans la classe.

« Veux-tu te présenter ? »

Alors, se tournant enfin vers nous, se mordant la lèvre inférieure, elle dit :

« Je m'appelle Gob. »

Assise à ma droite, Livia n'y tint plus. Elle demanda :

« D'où tu viens ? »

— D'Antonia.

— Et c'est comment, là-bas ? »

La question nous démangeait tous : Ulf, de retour de l'hôpital de Grévi, était celui d'entre nous qui s'était aventuré le plus loin de Pelagoya. Gob était pour nous une extraterrestre. Elle pouvait tout aussi bien venir de la Lune. C'est peu de dire que sa réponse ne satisfit pas notre curiosité.

« C'est grand. Beaucoup plus grand qu'ici. »

Puis elle se tut. Un nouveau murmure nous parcourut.

« Combien de temps tu vas rester ici ? » voulut demander Ulf.

Gob ne répondit pas. Voyant notre impatience, Lubi dut prendre la parole à sa place :

« Gob va rester à Pelagoya autant qu'elle le désire. Pour l'instant, elle dort chez Mouad et Dounja, avec Umo. »

Un léger ricanement se fit entendre et je crois bien que je rougis. Lubi se corrigea tout de suite avec un soupire patient.

« Je voulais dire : elle loge chez Mouad et Dounja, comme Umo. »

Puis il ajouta, avec un petit sourire :

« Vous êtes bêtes. »

Alors, nous avons tous ri, et même Gob a esquissé un rictus qui ressemblait à un sourire.

Ensuite, nous nous sommes mis au travail. Je ne sais plus ce que nous avons fait ce matin-là. Nous avons probablement lu ou travaillé un point de grammaire. Personne ne faisait exactement la même chose. Chacun se levait, allait chercher un stylo ou un cahier dans un tiroir, feuilletait un dictionnaire ou une encyclopédie. Lubi aussi était plongé dans un travail. Il corrigeait des rédactions. Je ne sais plus sur quel sujet elles portaient. Je ne sais pas comment faisaient les enseignants pour arriver à suivre une quinzaine d'élèves à la fois, tout en étant eux-mêmes occupés. Peut-être qu'ils n'y arrivaient pas. Je ne crois pas qu'un des professeurs l'ait jamais prétendu. D'ailleurs Lubi, lorsque l'un d'entre nous venait le voir ou l'appelait, commençait toujours par nous interroger sur ce que nous faisons. C'était sans doute un moyen de s'y retrouver. Il y avait un tableau blanc dans la classe. Il servait parfois à nous donner à tous une information ou, plus rarement, une consigne. La plupart du temps, il nous servait de brouillon : il était presque entièrement recouvert de gribouillages, de ratures, de croquis, de schémas. Son emplacement trahissait d'ailleurs qu'il était à notre usage : il était installé trop bas pour les adultes. Dans l'école de Pelagoya, le silence ne se faisait jamais tout à fait. Il régnait un perpétuel bruissement, ponctué çà et là des ronflements ou

des pets d'Hémon, immédiatement suivis d'éclats de rire. Quand le volume des conversations montait, cela attirait l'attention de l'adulte qui intervenait alors pour nous demander ce qu'il se passait, et non pour rétablir le silence ou l'ordre. Pour nous, ce mot « ordre » ne signifiait rien d'autre que la succession dans laquelle accomplir les tâches ou ranger le matériel. La discipline, c'était l'enseignement, et nous étions des disciples. La punition, le châtement n'avaient pas de place là-dedans. L'idée même nous était tout à fait étrangère. De toute façon, rien n'était explicitement interdit ; à l'exception peut-être de la violence, mais nous n'avions guère de motifs de nous battre et nous nous connaissions trop bien pour cela.

Avant mon entrée dans le secondaire, je n'ai jamais reçu de note ni subi la moindre évaluation. Ces termes mêmes m'étaient étrangers. Même au secondaire, à Grévi, nous considérions les examens et les résultats avec une désinvolture certaine. Au mieux, nous étions satisfaits d'avoir trouvé toutes les bonnes réponses ou produit un travail de qualité. Au pire, nous étions déçus, mais jamais longtemps. Les professeurs n'y accordaient pas d'importance non plus. Après tout, ils étaient passés par la même école, le même secondaire. Personne ne nous encourageait à être meilleur qu'un autre. Les rares questions qu'ils nous posaient portaient sur la compréhension et celle des autres enfants que nous étions toujours encouragés à aider, même durant les examens. Quel bien garder une information ou un savoir pour soi aurait-il pu amener ? Ils ne nous appartenaient pas plus que les crayons et les livres avec lesquels nous travaillons. Si, parfois, il m'a paru pénible d'expliquer encore une fois le théorème de Pythagore à Ulf, le faire m'était tout naturel, de même que Gob m'aidait à retenir le nom d'une figure de style complexe. Nous

avancions ensemble. L'éducation était une entreprise collective, non pas une course de vitesse. Pourquoi nous serions-nous réjouis de devancer les camarades et de les laisser sur le carreau ? Nous n'étions pas pressés.

J'ai beau savoir – et je le savais déjà – qu'il en allait de même partout ailleurs, je restais un enfant. Par conséquent, j'étais intimement persuadé que la vie que je menais à Pelagoya, à l'école et en dehors, avait un caractère exceptionnel. Puisque c'était là que je vivais, ce devait être un endroit particulier, le plus important du monde. Cette assurance, je l'ai perdue. Cependant, peut-être que cette idée que je me fais de la psyché enfantine, tendant à voir dans ma propre expérience une attitude commune, montre surtout que je ne me suis jamais tout à fait départi de la propension à généraliser à partir de mon cas. Sans doute est-ce pour cela que la présence – je suis tenté d'écrire « l'intrusion » – de Gob me perturbait tant, davantage, semblait-il, que les autres.

Je ne travaillai guère, ce matin-là, et pas beaucoup plus l'après-midi. Mon attention restait fixée sur Gob, qui me tournait le dos. Les mots que je lisais et ceux que j'écrivais se mélangeaient devant mes yeux. Dans la marge du cahier, j'écrivais malgré moi son nom encore et encore, comme si je cherchais à en trouver le sens : Gob, Gob, Gob, Gob... Je n'étais pas le seul à avoir la tête ailleurs. Tard dans la matinée, Ulf s'exclama soudain ;

« Lubi, est-ce que c'est vrai que tu es avec Aster, maintenant ? »

Un silence étonné se fit dans la classe. Même Gob, qui n'avait parlé à personne jusque-là et n'était pas au courant de ce qu'il s'était passé la veille. Lubi ne réagit pas tout de suite. Le stylo souligna, écrivit un commentaire, de son geste assuré et précautionneux.

Puis, tout aussi lentement, il releva la tête, regarda Ulf droit dans les yeux et dit :

« Pardon ? Excuse-moi, Ulf, je n'ai pas bien entendu, j'étais concentré. Quelle était ta question ? »

Un murmure rigolard parcourut la pièce. Il s'en est toujours défendu mais je crois bien avoir vu Ulf rougir. Cependant, il ne se laissa pas désarçonner et répéta sa question. Lubi l'écouta et répondit :

« Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Je veux savoir, c'est tout.

— Tu me demandes cela comme si c'était un secret.

— C'est secret ?

— Pas du tout. Effectivement, Aster et moi avons décidé de vivre ensemble ces temps-ci.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes amoureux. Es-tu satisfait ? »

Ulf ne l'était pas. Il s'était sans doute représenté cet instant comme un moment de gloire, une occasion de faire oublier la mésaventure de la veille. Le ton sur lequel Lubi lui répondait, calme et factuel, ne lui laissait pas de prise. Dérangé dans le sommeil par le silence soudain, Hémon s'étira en poussant un long bâillement. Quitte à être réveillé, il s'approcha de moi en quête de caresses que je lui accordai d'une main distraite. Gob s'était retournée. Son regard croisa le mien, et je baissai les yeux pour trouver ceux, humides et rougis de fatigue, du chien qui bavait contre ma cuisse.

L'affaire aurait pu en rester là, mais Lubi n'avait pas apprécié de voir ainsi son intimité exposée dans la classe. La vie amoureuse et la vie sexuelle n'ont jamais été taboues pour nous, à Pelagoya ou ailleurs. Il existe toutefois une règle tacite qui veut qu'on n'en parle pas à la place de la personne concernée.

« Es-tu amoureux, Ulf ? reprit-il. Est-ce que tu veux nous en parler ? »

Cette fois-ci, Ulf rougit pour de bon. Son visage écarlate plongea dans ses bras croisés sur la table, non sans avoir malgré lui lancé un regard vers Livia, qui fit la grimace. Cette fois-ci, la classe éclata franchement de rire mais Lubi nous calma d'un geste de la main.

« Si certains d'entre vous se posent des questions sur la vie d'Aster et moi, vous êtes les bienvenus à la maison. La chambre est vide, en ce moment. »

Cette simple phrase suffit à tout faire rentrer dans l'ordre. La maison, bien sûr, nous était ouverte, comme celles de tous les autres adultes. Il n'y avait rien d'exceptionnel dans leur vie. Nous reprîmes le travail comme si de rien n'était. Hémon, que tant d'émotions avait épuisé à nouveau, me chauffa les pieds jusqu'au repas.

C'est vers treize heures, en rinçant le riz, que cette drôle d'idée me vint pour la première fois. Étais-je amoureux de Gob ? Était-il même *possible* que je sois amoureux de Gob ? C'était idiot : je ne la connaissais même pas ! Si je devais être amoureux, ce devait être de Sara, de Sofia, d'Alanie ou d'Elif : des filles avec qui je vivais depuis toujours, des filles que je *connaissais*. Pas une inconnue muette qui cherchait les assiettes dans le buffet toute seule au lieu de simplement demander où elles étaient rangées. Je jetai un œil par la fenêtre. Ulf n'était pas dehors en train de jouer, ni avec nous qui nous chargions de préparer le repas. Lubi l'avait retenu, en partie pour s'excuser de l'avoir gentiment humilié devant la classe et en partie pour comprendre ce qui l'avait poussé à soulever le sujet.

En fin d'après-midi, après deux heures passées à nous occuper du potager en luttant pour garder

Hémon hors des poireaux, la plupart d'entre nous retournèrent au bord de la Lina. Il faisait très beau. Assis sur la rive, interdit de baignade à cause de sa blessure, Ulf nous assura qu'il ne lui avait rien dit.

« Rien dit sur quoi ? » lui ai-je demandé.

Il n'a rien trouvé à répondre. Nous avons de la difficulté à concevoir qu'on puisse avoir quelque chose à cacher et cela rendait l'obsession – heureusement passagère – d'Ulf à propos d'Aster et Lubi d'autant plus étrange. Malgré les invitations, Gob ne nous avait pas suivis. Elle avait choisi de rentrer chez Dounja et Mouad. Alors que nous sortions de l'eau et que nous nous agitions pour sécher plus vite, la conversation se tourna vers elle.

« Pourquoi vous croyez qu'elle est vraiment ici ? lança Hakim. Et puis c'est quoi ce nom, Gob ?

— “Tout être vivant est libre d'aller et venir à sa guise”, citai-je.

— Elle est bizarre, non ? » renchérit Livia.

Ulf s'empressa d'acquiescer.

« Elle tient sa fourchette de la main droite, remarqua Joan.

— Elle nous regarde fixement, comme si elle voulait savoir ce qu'on pense.

— Elle a les yeux bleus », ajoutai-je tout à trac.

C'était la chose qui m'avait le plus marqué.

« Et alors ? s'écria Alanie. Moi aussi j'ai les yeux bleus, on va pas en faire toute une histoire.

— Tu es amoureux, Umo ? me demanda Jörg en imitant la voix de Lubi. Tu es amoureux, c'est ça ? Tu veux nous en parler ? »

Tout le monde éclata de rire, et je ris avec les autres pour masquer mon malaise. Tout le monde, à l'exception d'Ulf qui, assis par terre, ramassa une pleine poignée de terre et de gravier et la jeta dans sa direction. Jörg protesta et répliqua de même. Nous

applaudîmes tous ensemble devant l'échauffourée. Si Ulf n'avait pas été blessé, sans doute se seraient-ils battus, comme nous nous battions parfois, en riant : des pugilats brusques et rapides qui cessaient d'eux-mêmes dès que l'un des belligérants disait « aïe ». Je battis des mains avec beaucoup d'enthousiasme, trop heureux de la distraction. En réagissant à ma place, Ulf avait fait oublier à tout le monde que la blague m'était adressée, et je ne fis rien pour changer cela.

L'étrange sensation qui m'avait saisi le midi ne m'avait pas lâché. Je m'avançai donc avec Jörg pour aider Ulf à se relever et à reprendre ses béquilles. Il fallut presque le porter pour l'aider à gravir le talus, puis nous nous reînmes de courir jusqu'à la cerisaie pour ne pas le laisser derrière nous. Comme tous les soirs, nous nous gorgeâmes de cerises jusqu'à en avoir la bouche écarlate. Ulf, qui se tenait en équilibre sur ses béquilles, ouvrait la bouche pour qu'on y jette les fruits, un petit jeu auquel je n'étais pas mauvais. En prenant soin que personne ne me voie faire, je fourrai quelques cerises dans la poche dans l'idée de les ramener à Gob. Comme l'heure avançait, nous rentrâmes chacun de notre côté.

La présence de Gob me troublait tant que je m'arrêtai sur le pas de la porte. J'envisageai de tourner les talons et d'aller dormir ailleurs. Ce serait plus facile. Au fond de la poche, mes doigts touchèrent les cerises et je me décidai à entrer. Le rez-de-chaussée était vide, la lumière éteinte. Je remarquai sur la table du salon un mot de la main de Mouad, adressé à Gob et moi, nous informant que les deux adultes dîneraient chez des amis et qu'ils rentreraient probablement tard. Le terminal de Dounja était également posé sur la table et je savais qu'en cas d'urgence je pourrais les joindre sur celui de Mouad. Un coup

d'œil dans la cuisine m'apprit qu'une pizza attendait d'être réchauffée dans le four.

Je n'ai compris que des années plus tard que toute cette mise en scène était destinée à nous laisser l'espace pour faire connaissance. Les adultes de Pelagoya possédaient presque tous ce trait de caractère : ouverts sur leurs propres sentiments, si on les questionnait, mais toujours soucieux de ne pas interférer avec les nôtres, tant que possible.

Je montai l'escalier. La porte de la chambre de Gob était entrouverte, ce qui, en langage de Pelagoya, signifiait que l'on pouvait entrer à condition de toquer avant. Je toquai doucement. Pas de réponse. J'entrai alors. Gob, une fois de plus, me tournait le dos. Elle était assise au bureau, dans le halo jaune de la vieille lampe et dans le silence rompu seulement par le grattement du stylo contre le papier. Je m'avançai d'un pas avant de demander :

« Qu'est-ce que tu écris ? »

Elle sursauta, se retourna brusquement. J'entendis le claquement du cahier qui se refermait.

« Qu'est-ce que tu écris ? » répétai-je.

À Pelagoya, il était très inhabituel de ne pas répondre à une question. Voyant que j'attendais, Gob a fait la moue et a marmonné :

« Rien.

— Rien ?

— Rien d'important.

— Si c'est rien d'important, alors pourquoi tu l'écris ?

— C'est pas tes affaires. »

À cela, je n'avais rien à redire. Je voulus changer de sujet :

« Ils ne sont pas là. Dounja et Mouad, je veux dire.

— Je sais.

— On est tout seuls.

— Je sais.

— Il y a de la pizza. C'est sûrement Mouad qui l'a faite. Elle doit être bonne.

— Je sais, je l'ai vu la préparer.

— Tu en veux ? »

Gob haussa les épaules. Penser à manger me rappela les cerises dans la poche. Je les tendis dans ma paume ouverte.

« Je t'ai ramené ça. De la cerisaie. »

Gob plissa les yeux, d'un air soupçonneux que je ne compris pas. Pourquoi se méfiait-elle de moi ? Je ne lui avais jamais rien fait, jamais donné aucune raison de ne pas me faire confiance, puisque nous ne nous connaissions pas.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Des cerises. De la cerisaie. »

Elle se leva et les attrapa dans la paume de ma main. Sans me remercier, elle en porta une à sa bouche. Elle se retourna vers la corbeille et cracha le noyau qui y fit un tintement métallique aigu.

Alors, pour la première fois, je vis Gob sourire.

« Elles sont bonnes. »

Encouragé, je souris à mon tour.

« Les meilleures ! "La fierté de Pelagoya" ! » ajoutai-je en contrefaisant le ton sentencieux d'Hélène quand elle parlait des arbres.

Comme Gob continuait de sourire, je décidai de pousser mon avantage.

« Tu veux de la pizza, alors ? »

Elle a hoché la tête, et nous sommes descendus. J'ai allumé le four électrique et nous avons attendu. En silence. Gob a sorti deux assiettes et les a posées sur la table. Je nous ai servi deux larges parts et Gob a mordu dans la sienne à pleines dents, sans utiliser de couverts. La sauce tomate lui a coloré le pourtour de la bouche comme le jus des cerises

plus tôt. En un clin d'œil, la part avait disparu et elle s'en est coupé une deuxième. Elle n'a pas semblé remarquer que j'en oubliais de manger, à la regarder faire. Je cherchais quelque chose à dire. Comme je ne trouvais pas, je décidai de me remplir la bouche pour avoir une excuse. Gob a toujours eu un sacré appétit, mangeant vite et beaucoup. Je venais difficilement à bout d'une première part quand elle a eu terminé la deuxième. Elle a hésité à en couper une troisième, a pris le couteau, m'a lancé un regard, puis s'est ravisée. Finalement, elle a coupé un troisième morceau, un peu plus petit que les autres. On peut apprendre beaucoup sur quelqu'un à sa façon de manger. En nous forçant à dîner seuls, Mouad et Dounja s'étaient assurés que nous fassions bien connaissance. Je me suis servi une deuxième part, Gob a posé les mains à plat sur la table et a poussé un soupir de satisfaction. Je n'avais pris que deux bouchées quand elle a brusquement dit :

« Pourquoi il lui a demandé ça ? »

La bouche pleine, je laissai malgré moi échapper un grognement d'incompréhension.

« Le garçon. Ulf. Pourquoi est-ce qu'il a demandé ça à Lubi ? C'est pas ses affaires. »

J'ai avalé lentement, pour me laisser le temps de la réflexion.

« Je ne sais pas.

— Tu sais pas mentir, ça se voit tout de suite. »

J'ai regardé ma part, hésité, et je l'ai reposée dans l'assiette. Malgré moi, j'ai regardé en direction de la porte d'entrée avant de me pencher par-dessus la table et de murmurer :

« Tu peux garder un secret ? »

Je n'aurais jamais posé cette question à l'un des camarades qui avaient grandi avec moi à Pelagoya. Était-ce un test ? Une manière de reprendre le pouvoir

sur Gob, qui m'intimidait tellement ? Le mot même de « secret » ne voulait pas dire grand-chose pour moi. Cette question, je l'avais lue dans des livres, entendue dans des films, mais jamais dans la bouche d'une personne vivante. La prononcer était, paradoxalement, une façon de garder Gob à distance de mon univers familial, mais également une tentative de créer une intimité entre nous deux.

Elle a souri, montrant ses dents pleines de tomate.

« C'est ce que je fais de mieux. »

Des années ont passé, mais cette affirmation ne s'est jamais démentie.

Alors, je lui ai raconté toute l'affaire, ce qui ne prit pas longtemps et, en vérité, fut fait en une paire de phrases.

« Ulf les a vraiment vus ? »

— C'est ce qu'il dit.

— Hmm. »

Gob a ruminé cela quelques instants.

« Est-ce que tu veux les voir aussi ? »

J'ai haussé les sourcils. Je ne comprenais pas ce qu'elle me proposait. Comme je ne répondais pas, elle a insisté.

« Tu sais où Aster et Lubi habitent, non ? Il suffit d'y aller pour vérifier. »

— Tu veux dire, entrer dans la maison sans leur demander ?

— La porte ne sera pas fermée, si ? »

Elle avait raison. Rien ne nous interdisait d'entrer.

« Et s'ils y sont ? »

Sentant que je commençais à basculer, Gob a sorti un atout de sa manche.

« Il n'y seront pas. J'ai entendu Dounja et Mouad en parler. Tous les adultes mangent au même endroit ce soir, pour une réunion, ou quelque chose comme ça. »

— C'est vrai, acquiesçai-je. Ils font ça, parfois.

— Tu vois ! On y va, on se cache dans la maison, on attend, on les prend sur le fait ! Comme ça, tu pourras le dire à Ulf et à tous les autres. Tu auras quelque chose d'intéressant à raconter !

— Et si Mouad et Dounja reviennent avant nous ? »

Gob a haussé les épaules.

« On n'a qu'à fermer les portes des chambres. »

Pas plus que les enfants, les adultes n'ouvraient une porte fermée sans y avoir été invités. Celles-ci, pourtant, étaient très rares. C'est pourquoi, ce soir-là, quand, après avoir nettoyé et rangé la vaisselle utilisée et remis dans le four le restant de pizza qui avait échappé à l'appétit de Gob, nous sortîmes dans la nuit, je ne m'imaginai pas faire quelque chose de « mal ». L'idée de l'effraction ne m'était jamais venue. Il n'y a pas de lampadaire à Pelagoya. La chaussée n'est pas éclairée. Pour quoi faire ? Tous ceux qui vivent là connaissent par cœur les rues et les chemins qui relient les maisons, l'école, les jardins, les ateliers. J'ai compris plus tard, à Grévi un peu et surtout à Iliat, que l'on éclaire les rues pour voir ce que les gens y font. On éclaire les rues quand on ne connaît pas celles et ceux qui y circulent. Rien ne justifie cela, à Pelagoya. Malgré l'obscurité, je distinguai les yeux interrogateurs de Gob qui semblaient dire : « Par où ? »

Mes pieds connaissaient le chemin. Je les laissai faire et Gob me suivit. La maison qu'occupaient Aster et Lubi n'était qu'à quelques minutes. Sur le chemin, nous passâmes devant celle où vivait Héléna, dont j'aperçus le visage, rejeté en arrière dans un grand éclat de rire. Une bruyante discussion s'échappait par la fenêtre. Je compris que c'était là que les adultes s'étaient réunis. Les autres enfants de Pelagoya devaient être couchés. C'est à ce moment que je compris vraiment ce que la situation avait

d'inhabituel. Gob et moi étions seuls dehors, seule présence humaine dans la nuit de Pelagoya. Cela ne m'était jamais arrivé. Ma vie jusque-là, bien que non dénuée d'intimité quand je la réclamaï, était toujours collective. On ne sortait pas la nuit tout seul, parce qu'à quoi bon ? La nuit, on faisait comme les adultes faisaient : on se rassemblait dans des pièces à l'éclairage rougeâtre pour partager un repas, regarder un film ensemble, jouer ensemble, discuter ou lire assis dans un fauteuil, allongé sur le tapis devant le poêle. On ne sortait simplement pas dans la nuit, à l'insu de tout le monde. Et pour quoi faire ?

Je tremblais un peu, mais ce n'était pas de froid. Être dehors avec Gob, c'était l'inconnu, l'étrange, le terrifiant. C'était aussi, je crois, d'une certaine manière, érotique. Je ne veux pas dire « érotique » au sens sexuel. Les fanfaronnades d'Ulf montraient bien que nous n'en étions pas là encore. C'était érotique comme l'est toute chose nouvelle : c'est le plaisir indicible de la découverte et de l'expérimentation. Il me semble que cette première expérience a irrémédiablement teinté toute la relation avec Gob. Se risquer dehors avec elle, faire cette chose idiote et si *étrangère* à toute ma vie d'enfant de Pelagoya, c'était un acte mû par la fascination qu'elle exerçait inexplicablement sur moi, mais surtout par le désir, inconscient, d'être proche d'elle et peut-être de lui ressembler. Voilà qui explique pourquoi je me demandais si j'étais amoureux de Gob alors que l'idée ne m'était jamais venue à propos d'un ou d'une camarade. Pourquoi aurais-je voulu leur ressembler ? Ils m'étaient aussi semblables que l'on peut l'être. Certains évoquent, en parlant de Pelagoya et d'autres villages de moindre envergure encore, les risques d'endogamie et de consanguinité. En vérité, des camarades avec lesquels j'ai grandi, personne n'a

eu d'enfant avec quelqu'un de Pelagoya. Nous avons couché ensemble, bien sûr, comme nous voyions les plus grands et les adultes le faire, mais ceux d'entre nous qui ont choisi de donner la vie à des enfants l'ont fait avec des gens d'ailleurs. La reproduction de l'identique ne nous a jamais intéressés. Mais il est trop tôt, peut-être, pour parler de ça.

La porte de la maison où vivaient Aster et Lubi était évidemment ouverte. Une nouvelle fois, j'hésitai sur le seuil. Avant de rencontrer Gob, je n'avais jamais hésité à rentrer nulle part. Elle me dépassa, me frôlant dans un petit rire. Elle poussa la porte, entra, se retourna.

« Bon alors, tu viens ? »

La maison était exactement telle que je la connaissais. J'avais logé quelques semaines avec Aster, un ou deux ans plus tôt, alors que je rencontrais des difficultés à comprendre la soustraction. Nous avons alors passé plusieurs soirées à travailler ensemble jusqu'à ce que les chiffres prennent enfin sens. L'intérieur n'avait quasiment pas changé. Je comprends maintenant que Lubi ne s'était pas installé depuis suffisamment longtemps pour avoir aménagé l'intérieur à son goût. Sur le moment, je restai stupéfait. Seule la lueur rougeâtre du poêle éclairait le rez-de-chaussée. Cet environnement, que je connaissais si bien et qui n'était d'ailleurs pas si différent de la maison de Mouad et Dounja, il me semblait appartenir à un autre monde : le monde de Gob, peut-être. Alors que je restais figé, celle-ci explorait librement les pièces, les placards et le réfrigérateur, ouvrait les livres avant de les remettre à leur place comme si de rien n'était. Que cherchait-elle ? Rien de particulier, certainement. Je la regardai faire, les bras ballants. Après avoir fait deux fois le tour du salon, elle déclara simplement « J'ai faim », puis s'en retourna dans la cuisine, saisit une

pomme, la croqua en trois bouchées avant d'abandonner le trognon au milieu de la table.

Je trouvai le courage de m'exclamer :

« Laisse pas ça là ! Ils vont le voir !

— Et alors ? »

Puis, sans me laisser le temps de répliquer, elle s'élança dans les escaliers. Le vacarme terrible qu'elle fit me glaça le sang. Je jetai un regard derrière moi vers la porte et je me précipitai à sa poursuite. Je n'avais envie que de tourner les talons mais la présence de Gob me retenait. J'étais venu avec elle, je repartirais avec elle. Quand j'arrivai au premier étage, elle avait déjà fait le tour d'une chambre sans que rien n'y refînt son attention et elle s'appliquait à fouiller celle où Aster et Lubi devaient dormir. Le lit était mal fait, les placards étaient ouverts. Elle ouvrit tous les tiroirs, plongeant le nez dedans pour en distinguer le contenu malgré la pénombre.

« Qu'est-ce que tu cherches ? me risquai-je à demander.

— Un souvenir. »

Puis elle poussa un « Ahah ! » triomphant en me montrant un stylo.

« Le voilà. »

Je ne compris pas. C'était un stylo tout ce qu'il y avait de plus normal : à plume, à réservoir. Il y en avait des dizaines comme celui-ci rien qu'à Pelagoya.

« Il est rangé avec un carnet. Ça veut dire que c'est avec ce stylo qu'il écrit ses idées les plus personnelles. C'est celui-là qu'il me faut.

— Si tu as envie de l'essayer, pourquoi tu n'attends pas demain ? Si tu lui demandes, Aster te le prêtera sûrement. »

Le malaise me nouait le ventre. Avions-nous fait tout cela juste pour un stylo ? Cela ne me semblait pas suffisant.

« Puisqu'on est là, pourquoi on n'ouvrirait pas le carnet ? Si ça se trouve, il y a des choses sur Lubi et lui dedans. »

Deux yeux bleus me foudroyèrent malgré l'obscurité. Je me souvins soudain du claquement sec du cahier de Gob qui se refermait. Je compris que, pour une raison qui m'échappait et, à vrai dire, m'échappe toujours, c'était là qu'elle plaçait la limite de l'intimité. Fouiller dans les sous-vêtements, soulever les draps pour trouver les livres et les chaussettes qui s'étaient perdues dessous, tout cela ne lui posait aucun problème, mais les mots qu'Aster avait inscrits dans son carnet avaient quelque chose de sacré et d'intouchable.

Gob fourra le stylo dans la poche du pantalon quand nous entendîmes du bruit au rez-de-chaussée.

« C'est toi qui as laissé la porte grande ouverte ? demandait Aster.

— Sûrement le vent », répondit Lubi.

Nous nous figeâmes un instant, puis, comprenant qu'ils ne montaient pas tout de suite, je tournai les talons. Fuir par l'escalier était impossible. Nous n'avions d'autre choix que de nous cacher dans la chambre vide. Sur la pointe des pieds, nous traversâmes le couloir et fermâmes la porte derrière nous. Au ton de leur voix et à leur pas lourd dans l'escalier, je compris qu'Aster et Lubi étaient saouls. L'ivresse était une chose rare mais pas inconnue, à Pelagoya. L'été surtout, les adultes pouvaient se laisser aller à boire plus que de raison quand les chaudes soirées s'étiraient. L'alcool ne nous était pas interdit et nous y goûtions parfois mais, pour être parfaitement honnête, nous n'en voyions pas l'intérêt. Le chocolat et le sucre nous plaisaient beaucoup plus. L'alcool faisait partie de l'avenir, pour autant que nous puissions concevoir une telle chose. L'oreille sur le battant

de la porte, collés l'un à l'autre, tremblants de peur et d'excitation, Gob et moi avons écouté passer les deux adultes. Mon cœur battait follement dans ma poitrine et je me souviens du souffle fébrile de Gob sur ma main.

Avions-nous vraiment peur ? Non. S'ils nous avaient dénichés, Aster et Lubi n'auraient rien fait. Ils nous auraient interrogés pour savoir ce que nous faisons là, ils auraient patiemment écouté nos mensonges embrouillés et ils nous auraient renvoyés d'où nous venions, sans doute sans en informer Dounja et Mouad. À l'exception du stylo, nous n'avions rien fait de vraiment mal. En tout cas, visiblement. Notre simple présence chez eux ne constituait pas une intrusion. Sa dissimulation, si.

Pourtant, nous n'avons pas bougé. Nous les avons écoutés pénétrer dans la chambre, rire, tomber lourdement sur le lit sans remarquer que les draps avaient bougé. Il y a eu encore quelques bruits de vêtements, quelques mots mâchonnés, deux respirations de plus en plus lourdes, le frottement des vêtements qu'on enlève. Incontestablement, Aster et Lubi ont commencé à faire l'amour dans l'autre chambre. Cela encore n'avait rien d'inusité pour moi. Les adultes faisaient l'amour et on les entendait parfois. Ils le savaient. Cela ne posait pas de problème, simplement des questions auxquelles ils devaient parfois répondre. Il est vrai que, quand l'un d'entre nous résidait chez eux, ils attendaient le plus souvent que nous soyons endormis. Pourtant, ce soir-là, tout était différent, parce que j'étais avec Gob, parce qu'Aster et Lubi ignoraient que nous pouvions les entendre et que nous étions même venus pour cela. Je sentais toujours la respiration de Gob sur ma main, alors que la mienne s'était arrêtée. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien mais je n'osais pas

la regarder. Il faisait noir, heureusement : cela masquait la rougeur que je sentais aux joues, le nœud dans mon ventre ainsi que la bizarre et nouvelle sensation de tension dans mon entrejambe, comme si une main si froide qu'elle en était devenue brûlante enserrait mes testicules. Quand, au bout de quelques minutes qui me semblèrent une éternité, mon regard croisa enfin celui de Gob, ma figure devait être si congestionnée qu'elle ne put se retenir. Elle pouffa. Je voulus la faire taire d'un sifflement vexé, mais cela ne fit qu'empirer les choses : elle éclata de rire pour de bon. Le bruit dans la chambre d'à côté s'arrêta. Alors, l'estomac me remonta dans la gorge et les yeux bleus de Gob s'écarquillèrent. Je n'y tins plus. L'air s'engouffra brusquement dans ma gorge. Je repoussai Gob, j'ouvris la porte si fort qu'elle alla claquer contre le mur qui séparait les deux chambres, je me précipitai dans l'escalier, à peine conscient que Gob m'emboîtait le pas. C'est tout juste si j'entendis la voix d'Aster ou de Lubi qui appelait du haut de l'escalier quand nous surgîmes dans la rue.

Nous avons couru comme jamais je n'avais couru. Pour la première fois, je fuyais quelque chose. Nous sommes passés en un éclair devant la maison d'Hélène, où la lumière était toujours allumée. Du coin de l'œil, il me sembla la voir tourner la tête dans notre direction, mais je ne peux pas en être sûr. Il est bien possible que j'aie complètement inventé cette impression à partir de mon sentiment de culpabilité ultérieur et de la certitude que tous les adultes savaient ce que nous avions fait. En tout cas, je me souviens avoir couru et je crois qu'Hélène m'a vu courir. Je ne lui ai jamais demandé directement si c'était le cas ou non. Mouad et Dounja n'étaient pas rentrés. J'ai poussé la porte et je suis allé directement

m'effondrer sur l'épais sofa du salon. Gob s'y est laissée tomber un instant après moi, hors d'haleine. Son visage était aussi rouge que le mien et l'effet était encore plus frappant à cause de la clarté de ses cheveux. Entre deux bouffées, j'ai ouvert la bouche pour dire quelque chose, n'importe quoi, mais elle a barré ses lèvres de son doigt avant de venir taper contre sa tempe du bout de l'index.

Le message, muet, était clair : n'en parle pas, tout est dans ta tête. J'ai levé mon propre doigt jusqu'à ma tempe et j'ai tapoté à mon tour. Gob a hoché la tête. Tout garder dans sa tête. Alors, j'ai posé le doigt contre ma propre tête et je l'ai fait tourner comme un axe. Ce message-là était clair aussi : tu es complètement folle. À nouveau, elle a éclaté de rire et, cette fois, j'ai ri avec elle.

Malgré le tourbillon de pensées confuses dans ma tête, quand je me suis étendu quelques minutes plus tard, je n'ai pas eu de mal à trouver le sommeil. Gob, elle, ne s'était pas couchée encore. Je m'endormis, bercé par le grattement du stylo d'Aster sur le cahier. La chose la plus intime possible. Je me demandai un instant ce qu'elle pouvait bien écrire, si j'y avais une place et laquelle. Je m'efforçai pourtant de repousser l'interrogation. Je n'entendis même pas Dounja et Mouad rentrer. Quand j'ai rouvert les yeux, quelques heures plus tard, il faisait toujours nuit. Un bruit m'avait dérangé. Je me suis redressé et j'ai regardé autour de moi pour en trouver la source. Je n'ai pas compris jusqu'à baisser les yeux. Enroulée dans une couverture, la tête confortablement installée sur l'oreiller qu'elle avait amené avec elle, Gob dormait allongée sur le tapis, au pied du lit. En tout cas, j'ai supposé qu'elle dormait. J'ai trouvé cela étrange mais pas plus que le reste de la soirée. Alors, je me suis allongé et je me suis rendormi tout

de suite. Je me souviens nettement n'avoir rêvé de rien cette nuit-là.

Le lendemain matin, Gob et moi prîmes notre petit déjeuner ensemble. Dounja était déjà partie, seul Mouad mangea avec nous et il ne nous posa pas de questions. Cependant, en prenant le chemin de l'école, Gob déclara, du ton sentencieux que j'allais apprendre à bien connaître :

« Il sait ce qu'on a fait.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Rien. La façon dont il nous regarde. »

Je fis la moue. Je n'avais rien remarqué de particulier. Le regard de Mouad ressemblait au regard de Mouad. Cela dit, je n'ai jamais été particulièrement doué pour deviner ce qui se passe dans la tête des autres. Le mensonge ou simplement la dissimulation me laissaient déjà perplexe : si Mouad savait, pourquoi ne le disait-il pas ? Quel intérêt pouvait-il trouver à petit-déjeuner avec nous en gardant quelque chose à nous reprocher ?

Gob avait sans doute raison puisque, quand nous arrivâmes à l'école, une fois salués comme il se devait par Hémon, nous découvriâmes qu'Aster, qui était censé nous faire classe ce matin-là, n'était pas là. Je crois d'ailleurs en avoir éprouvé un certain soulagement. Rien que de penser à lui, le souvenir de l'obscurité et des bruits me saisit. J'en eus la nausée et la même sensation désagréable s'insinua dans mon entrejambe. Hélène se tenait à sa place. C'est à cause du regard qu'elle posa sur nous deux que je fus persuadé qu'elle, tout comme Mouad, savait. Je manquai de me figer mais un discret coup de coude de Gob dans mes côtes m'en empêcha. Elle reprit la place où elle s'était assise la veille et je m'installai près d'Ulf, qui s'escrimait à résoudre un problème

de mathématiques pourtant simple à mes yeux. Je le laissai faire quelques minutes, pour ne pas le gêner, avant de lui proposer mon aide qu'il accepta avec soulagement. Au bout d'un moment, Héléna toussa discrètement pour attirer notre attention.

« Pourquoi Aster n'est pas là ? demanda Livia.

— Il est malade ? renchérit Alanie.

— Aster n'est pas là, répondit Héléna, car il est trop en colère pour vous faire classe. »

Un silence étonné tomba sur la classe. Pour autant qu'on s'en souvînt, personne n'avait jamais vu Aster exprimer plus qu'un léger agacement. À côté de moi, je vis Ulf blanchir et cela m'attrista qu'il crût avoir quelque chose à se reprocher. Je risquai un coup d'œil, probablement fort peu discret, dans la direction de Gob, qui restait impassible, un roman, un précis de grammaire et une feuille de brouillon posés devant elle. Jörg posa la question qui brûlait toutes les lèvres, à l'exception bien sûr de celles de Gob et des miennes.

« Pourquoi ? »

Héléna soupira. Ses sourcils se froncèrent. Je l'avais rarement vue aussi soucieuse.

« Hier soir, deux d'entre vous sont entrés chez Lubi et lui, se sont cachés dans la chambre inoccupée et sont partis en courant dès qu'ils se sont aperçus de leur présence. Aster et Lubi ne comprennent pas pourquoi ces deux personnes ont fait ça. Qui plus est, ils ont visiblement fouillé dans les meubles et sont repartis avec un objet auquel Aster tient beaucoup. Il veut que cet objet lui revienne. »

Elle n'ajouta rien de plus et se plongea dans le travail. Tous les camarades échangèrent des regards d'incompréhension.

« Ce n'est pas moi ! » protesta tout haut Ulf, que personne n'accusait.

À ce moment-là, je fus sur le point de tout dire, de me lever et de tout avouer, mais Gob se tourna vers moi et imita le geste du doigt sur la tempe que j'avais fait la veille. Cette soudaine marque de complicité me dissuada de parler. Puis, comme personne n'avait l'air de savoir de qui il s'agissait et que personne ne se dénonçait, l'affaire perdit l'intérêt des autres qui reprirent leur travail. De mon côté, comme si de rien n'était, j'aidai Ulf à tituber jusqu'à la table d'Hélène pour lui montrer son exercice de mathématiques. C'est seulement en regagnant la table pour reprendre la rédaction que j'avais laissée en plan la veille que je remarquai le stylo avec lequel Gob écrivait : c'était celui d'Aster.

Elle travailla toute la matinée sans m'adresser la parole, puis elle fut parmi les premières à ranger le matériel qu'elle avait utilisé pour aller préparer le repas. Quant à moi, en lutte avec la fin du texte, je m'attardai dans la salle. C'était inhabituel et Hélène s'approcha de moi.

« Tout se passe bien, Umo ? »

Je secouai la tête.

« Je veux terminer. »

Elle n'insista pas davantage et me laissa seul dans la classe. Je vis alors que Gob avait abandonné le stylo d'Aster en évidence sur la table. Peut-être était-ce pour que celui-ci le découvrit. Cependant, c'était un stylo très ordinaire. Un camarade risquait de le prendre par erreur. Je m'approchai, le pris, le cachai vite dans la poche où sa présence me démangea pendant quelques minutes. Pour m'en distraire, je me précipitai à l'extérieur et me battis avec Hémon. Une fois couvert de bave, j'avais entièrement oublié le stylo dans la poche.

Il me revint en mémoire en fin d'après-midi, quand tout le monde, Gob y comprit, partit en direction

de la Lina. Je trouvai un prétexte quelconque, peut-être encore la rédaction à finir, et m'éloignai dans la direction inverse : celle des maisons et, plus particulièrement, celle d'Aster et Lubi. La rue était déserte. Je ne vis personne mais, en m'approchant de la porte entrebâillée, en déposant le stylo sur le perron et en m'éloignant aussi vite que possible sans me mettre à courir, j'eus la très nette impression que tous les adultes de Pelagoya m'observaient.

Ce soir-là, je montai me coucher sans dîner. Je ne voulais parler à personne. Au milieu de la nuit, je fus une nouvelle fois réveillé par Gob. Cette fois-ci, j'ouvris les yeux à temps pour la voir s'installer au pied du lit. Je la laissai faire en silence. Je n'osai pas lui demander pourquoi elle ne voulait pas dormir dans l'autre chambre. Ou bien, si elle ne voulait pas dormir toute seule, nous pouvions déplacer le lit. Je ne dis rien de tout cela. Parfaitement éveillé, je la regardai s'étendre au sol. Le silence régna un long moment, rompu finalement par sa voix.

« Merci d'avoir ramené le stylo. »

Elle-même n'avait pas osé le faire. Je l'entendis se tourner sur le côté, dos au lit, et elle s'endormit aussi soudainement qu'elle était arrivée à Pelagoya.

## JUIN

C'est tout à la fin du secondaire, à Grévi, que j'ai vraiment entendu parler du Siècle des camps et de toute la période qui a mené à la Déclaration d'Antonia. Bien sûr, nous en avons déjà une idée, depuis la plus petite enfance, depuis que nous savions lire, en réalité, mais c'était la première fois qu'un adulte nous en parlait comme à des adultes, comme à des égaux capables de comprendre ces évènements pour que jamais ils ne se répètent. Je me souviens très bien de Rex, le dernier professeur d'histoire du secondaire. Il parlait fort et vite, joignant souvent aux mots le geste. Sa salive s'accumulait aux coins de ses lèvres ; parfois un postillon partait, projeté loin devant lui, tant pis pour qui se trouvait sur sa trajectoire. Au début, cela nous faisait rire, mais comme il ne s'interrompait pas, nous nous sommes rapidement arrêtés.

« On parle de Siècle des camps, disait Rex, mais en vérité, la période que ce chrononyme recouvre dure presque cent-cinquante ans, et même deux-cents si on veut donner au mot "camp" un sens élargi. »

Je me souviens être resté bouche bée, ébahi, terrifié devant les photographies que Rex nous montrait. Les premières étaient floues, dénuées de couleur, ce qui les rendait moins réelles à nos yeux. Mais au milieu de ces antiquités apparaissaient bientôt des

clichés dotés d'une bien meilleure résolution, et en couleur. Ces photographies, chacun les connaît, je ne crois pas qu'il faille ici les décrire en détail. Elles nous sont aussi familières que le texte même de la Déclaration d'Antonia, que les ritournelles au piano de Jan Johansson ou que les romans de Victor Hugo. Peut-être chacun a-t-il ressenti le même saisissement que moi devant la litanie des camps : camps d'internement, camps de travail, de concentration, d'extermination, de transit, installations temporaires, camps de réfugiés, bidonvilles, camps de migrants, camps de retour. Je me souviens tout particulièrement du témoignage vidéo d'une femme racontant sa vie dans les limites d'un camp, depuis sa naissance jusqu'à sa cinquantième année, lorsqu'elle avait enfin pu sortir. Je m'étais alors insurgé, parmi plusieurs camarades :

« Ce n'est pas possible. Comment un enfant pourrait-il naître dans un camp ? »

Sans le faire exprès, mon regard s'est tourné vers Ulf et j'ai repensé à sa déclaration de possession de la rivière. C'était tout aussi absurde.

« Pourtant, a répondu Rex sur un ton inhabituellement calme, si, c'est bien arrivé. Cette femme est née dans un camp. Qui plus est, elle est loin d'être la seule.

— Mais pourquoi ? avons-nous protesté. Comment ont-ils pu laisser faire cela ? »

Rex a eu un petit sourire. Nous n'étions certainement pas les premiers à poser cette question.

« De qui parlez-vous ? Qui désignez-vous par "ils" ? »

Il y a eu un flottement dans la salle de classe. Nous avons échangé des regards, en prenant soin de ne pas croiser celui de la femme née dans un camp, figé à l'écran.

« Alors ? »

— Les gens, me suis-je risqué à dire.

— Lesquels ? »

J'ai immédiatement regretté d'avoir parlé.

« Je ne sais pas. Les gens qui vivaient à cette époque.

— Oui, mais lesquels ? Les gens qui vivaient dans les camps ? »

Toute la classe a fait « non » de la tête.

« Alors, celles et ceux qui les ont construits ? Celles et ceux qui les ont gardés ? Ou bien qui vivaient tout près ? Qui ont conduit les véhicules qui y menaient ceux qu'on enfermait ?

— Peut-être qu'ils ne savaient pas », est intervenue Livia.

Le sourire patient de Rex s'est encore élargi.

« Si personne n'était au courant, alors d'où viennent toutes ces images ? Qui tenait l'appareil photo ? Qui filmait ? »

Le silence est tombé sur la classe. Quelque part, au-dehors, un cheval a piaffé et il m'a semblé venir d'un monde tout à fait différent de celui dans lequel nous vivions. Comment un cheval pouvait-il piaffer tranquillement après le Siècle des camps ?

« C'est bientôt l'heure de manger », a dit doucement Rex.

Un estomac, quelque part dans la salle, a gargouillé, comme pour acquiescer.

« Imaginons qu'il n'y ait pas assez à manger pour tout le monde.

— Mais ce n'est pas vrai.

— Imaginons que je vous le dise et que vous me croyiez. Imaginons qu'il n'y ait pas assez à manger ce midi pour tout le monde, imaginons qu'il faille travailler à la préparation du repas pour manger et qu'il n'y ait pas assez de travail pour tout le monde.

— Mais ça n'a pas de sens !

— Imaginons, a continué Rex, sans prendre en compte l'interruption, que je vous dise, et tous les autres adultes, tous les autres professeurs avec moi, que ceux qui ne travaillent pas à la préparation du repas et qui ne mangent pas ont pourtant aussi envie de manger, et donc de travailler. Cette partie-là est facile à croire, pas vrai ? »

Quelques-uns, dont Ulf, ont réussi à rire. Pas moi. J'avais la gorge trop serrée. Plus Rex parlait, plus le regard de la femme à l'écran m'attirait.

« Ceux qui ne mangent pas, les exclus, il faut tout de même bien en faire quelque chose. Si nous les gardons avec nous, à nous regarder manger, ils pourraient être tentés de prendre tout de même ce à quoi ils considèrent avoir droit. Mais nous, nous ne serions pas d'accord. Nous dirions que c'est du vol.

— Mais le vol ça n'existe pas ! »

Rex a balayé l'objection d'un geste de la main.

« Imaginons que la Déclaration d'Antonia n'ait jamais eu lieu. »

Au mot de « vol », mes pensées dérivèrent vers le stylo d'Aster, et vers Gob que je devais revoir bientôt. Mais Rex ne s'arrêtait pas pour mes rêveries.

« Dans cet exercice de pensée, que feriez-vous ? Vous avez faim, n'est-ce pas ? Vous voulez sortir de la salle, préparer le repas et le manger avant d'aller faire ce que vous avez à faire cette après-midi. C'est la chose la plus importante pour vous à l'heure qu'il est. Et si quelqu'un se proposait de régler le problème à votre place ? Si je disais : Shauna et Taneggi ne vont pas manger avec les autres ce midi, ni tous les autres jours, réagiriez-vous tout de suite ? Vous trouveriez ça injuste, certainement, mais vous me faites confiance. Jamais je ne ferais rien pour nuire à Shauna et Taneggi. Alors, je leur demanderais de rester dans la classe au moment où tous les autres

partiraient déjeuner et, demain, quand vous revien-  
driez, ils ne seraient plus là. Vous me demanderiez  
où ils sont et je vous dirais qu'ils sont ailleurs, là où  
il y a assez de travail et de nourriture pour eux deux.  
Puis vous reprendriez les études, en y pensant par-  
fois, sans doute. Vous trouveriez étrange de ne pas  
recevoir de nouvelles de Shauna et Taneggi. Mais,  
comme tout, cela finirait par passer. Pensez-vous tous  
les jours à toutes les personnes que vous connaissez ?  
Non. Bien sûr que non. »

Tous les regards s'étaient tournés vers Shauna et  
Taneggi, qui rougissaient de tant d'attention.

« Il est facile de croire que les femmes et hommes  
du passé sont différents de nous. Et, dans un sens,  
ils le sont. Nous savons ce qui leur est arrivé. Eux  
ignoraient les conséquences de leur action ou de  
leur inaction. La Déclaration d'Antonia n'est pas  
magique. Elle nous donne la force, mais surtout la  
responsabilité de ne pas revivre le Siècle des camps  
et tout ce qui est arrivé avant. Être responsable, c'est  
une force, c'est vrai, mais cela n'a rien de facile. Il  
nous faut garder une vigilance constante. Les camps  
sont rapides à éclore au-dehors, et encore plus à  
l'intérieur de nous. »

Après un instant de silence, soudain fatigué, Rex  
s'est assis sur le rebord du bureau et s'est essuyé le  
front du revers de la main. L'horloge montrait midi  
passé.

« Allons déjeuner. »

Taneggi et Shauna furent les premières au-dehors,  
courant presque en direction de la cuisine. Au  
contraire, je m'attardai quelques minutes, fixé sur  
les yeux de la femme à l'écran, jusqu'à ce qu'il  
s'assombrît et qu'elle disparût. Pour la seconde fois  
de la matinée, je pensai à Gob, dont je n'avais pas  
la plus petite nouvelle, à part la vague promesse,

faite deux ans auparavant, de revenir pour fêter le premier salaire. Avait-elle reçu la même leçon ? Quel effet avait-elle produit sur elle ? Quand l'écran s'éteignit enfin, je laissai échapper un discret soupir de soulagement, comme si le voile d'économie d'énergie masquait également ma propre gêne. Je rassemblai les affaires et me ruai à mon tour vers la cuisine. Comme les autres, je préparai le repas avec plus d'enthousiasme que jamais. Une fois la première bouchée avalée, les images du Siècle des camps étaient presque oubliées, en tout cas suffisamment enfouies sous la satisfaction du ventre pour ne plus peser sur la tête.

Ce n'est que de bien des années plus tard, au hasard d'un long trajet en train, que la réalité du Siècle des camps me frappa entièrement, au-delà du malaise sourd qu'avait suscité l'expérience de pensée de Rex. Je somnolais, la tête posée contre la vitre du wagon, mollement bercé par la douce vibration des rails. Je ne sais pas pourquoi mon esprit y revint à ce moment précis. Peut-être avais-je écouté quelques jours plus tôt une émission de radio sur le sujet ou bien avais-je aperçu un panneau qui marquait le site d'un camp. En tout cas, c'est à ce moment-là que la pensée est venue : le Siècle des camps est réellement arrivé. Il y a réellement des gens qui l'ont souhaité, qui y ont pris part, qui ont accepté que les camps existent. Des dizaines de millions de personnes sont mortes dans des camps durant presque deux-cents ans. Pendant quelques jours, j'ai cherché à connaître le nom de la femme qui était née dans un camp pour n'en sortir que cinquante ans plus tard. Après quelques recherches infructueuses, j'ai pensé contacter Rex. J'appris avec tristesse qu'il était mort depuis plusieurs années. Je n'ai jamais retrouvé ce document vidéo, mais j'en ai regardé d'autres et j'ai

découvert avec horreur que cette femme était loin d'être un cas isolé. Certains, même, avaient passé toute leur vie derrière des grillages car leurs géniteurs avaient quitté leur vie dans l'espoir d'en bâtir une autre, ailleurs. Ils n'avaient trouvé que des barbelés. D'autres avant eux, innombrables, y avaient trouvé la mort.

Ces choses sont arrivées. Elles sont une existence matérielle. On en voit encore les traces, là où les emplacements des camps ont été préservés, muséifiés, transformés en souvenirs communs. Derrière l'horreur, derrière le dégoût, je découvre sans cesse des réserves d'incompréhension nouvelle. Comment pouvaient-ils vivre, celles et ceux qui étaient du bon côté de la clôture ? Étaient-ils si puissant l'attrait de la propriété, si doux son confort qu'ils justifiaient tout ? Pendant quelque temps après ce voyage, je ne pus m'empêcher de remarquer, partout où je portais le regard, les marques du Siècle des camps dans les villes et dans le paysage. Une certitude plus amère encore s'est glissée au côté de l'autre : sans le Siècle des camps, il n'y aurait jamais eu de Déclaration d'Antonia. Sans le Siècle des camps, pourtant si lointain, je ne serais pas ce que je suis. Sans lui, pas de Pelagoya. Sans lui, pas d'Umo. Sans lui, pas de Gob.

J'en ai froid dans le dos rien qu'à poser la question, mais se peut-il que le Siècle des camps eût été nécessaire ? Comment toutes ces injustices, tous ces morts, toutes ces catastrophes et tous ces crimes, bref, tout ce *mal* avait-il pu aboutir à la Déclaration d'Antonia ? Quelle force insoupçonnée ses rédacteurs et ceux qui l'avaient appliquée, et fait appliquer, avaient-ils possédée pour qu'au bout du compte Pelagoya existe, et Grévi, et Gob ? « Il est facile de croire que les gens du passé étaient différents de nous », avait dit Rex. En bien comme en mal. La question s'est

longtemps posée à moi : si j'avais été à leur place, aurais-je pu faire la Déclaration d'Antonia ou, au contraire, aurais-je continué à faire pousser des camps, comme un siècle d'êtres humains avant moi ? Et Gob ? Si je lui avais posé la question, Gob aurait certainement choisi le côté de la Déclaration, sans la moindre hésitation et ce, malgré tout ce qu'elle avait à lui reprocher.

Gob, plus vieille de deux ans, est donc partie au secondaire deux ans plus tôt que moi. Pendant le temps qu'elle avait passé à Pelagoya, si nous n'avions pas habité toujours ensemble, nous avons passé beaucoup de temps collés l'un à l'autre. Les taquineries des autres s'étaient vite tues, peut-être encouragées par les regards courroucés des adultes. Si, pour Ulf par exemple, il ne faisait aucun doute que j'étais amoureux, éperdu même, de Gob, pour moi ce n'était pas évident. Ce mot, dont tous les livres qu'elle lisait et qu'elle me racontait vantaient pourtant la richesse et la myriade d'acceptions, me semblait insuffisant pour décrire le lien, l'attraction qui me poussait vers elle. Une nuit pourtant – ce devait être dans les derniers temps qu'elle passa à Pelagoya, peu avant le départ –, je risquai une question. Gob avait gardé l'habitude irrégulière de tirer les couvertures et l'oreiller au pied du lit où je dormais. Plusieurs fois, je lui avais proposé de me rejoindre : il y avait largement la place pour deux. Elle s'y était toujours refusée. J'avais toutefois appris à repérer à l'oreille les moments où elle dormait ou pas. Ce soir-là, j'attendis plusieurs minutes, rassemblant tout le courage nécessaire pour poser cette question, qui ne me semblait pas avoir grande signification mais m'obsédait tout de même. Sans doute était-elle

étrange justement parce que je n'en maîtrisais pas bien les termes.

« Gob, est-ce que tu es amoureuse de moi ? »

L'inversion sujet verbe, que je ne pratiquais guère à l'oral, renforça le bizarre de mes mots. Pas de réponse. Après plusieurs minutes de silence, j'insistai.

« Gob ? »

— Je réfléchis. »

Puis, longtemps après, la réponse vint enfin :

« Non. Je ne crois pas. »

À ce moment, savait-elle mieux que moi ce que la question voulait dire ? Je le croyais alors. Avec le temps, je n'en suis plus si sûr. Mes sentiments envers elle étaient en grande partie constitués d'admiration. Le lendemain, nous n'en avons pas parlé, ni le surlendemain. Que j'aie posé cette question ne changea rien à notre union habituelle. Il resta rare de nous voir l'un sans l'autre, des maisons aux jardins, de la cerisaie à la Lina.

Au moment de partir pour le secondaire, au mois de juin de l'année scolaire précédente, chaque camarade pouvait choisir : soit il restait vivre à Pelagoya et il lui faudrait faire plus d'une heure de trajet matin et soir, le vélo jusqu'à la gare, puis le train, puis le vélo jusqu'au secondaire et l'inverse le soir, soit aller vivre là-bas pour de bon. Il y avait à Pelagoya bon nombre de grands du secondaire qui préféreraient toujours revenir, tant le village leur était familier et agréable. Gob ne se fit pas prier pour répondre : elle décida de partir. Cela m'attrista, mais je n'en montrai rien. Qu'aurais-je pu dire pour la retenir ? Cette décision pesa sur mon esprit tout l'été durant, deux longs mois au cours desquels rien ne réussit à réellement susciter mon intérêt. Puis vint le jour de la reprise des classes à Grévi et, aussi soudainement qu'elle était arrivée, elle disparut. La veille au soir,

je lui proposai de l'accompagner au moins jusqu'à la gare, mais elle refusa nettement. Le lendemain matin, quand je me réveillai, elle était partie. Tout simplement. Je me rendis en classe comme tous les jours, je réalisai les tâches comme tous les jours, je me baignai dans la Lina comme tous les jours. Je bâfrai des cerises comme les autres. Cependant, je dus laisser entrevoir de la tristesse puisque, le soir venu, installé au lit, je vis entrer Héléna, avec qui nous logions, Gob et moi. C'est peut-être le seul souvenir que je conserve d'une intimité plus poussée avec Héléna qu'avec les autres adultes, et il est très confus, masqué sans doute par la douleur de la séparation que je ne savais pas exprimer. Je ne sais plus ce qu'elle m'a dit. Je me souviens qu'elle s'est assise sur le bord du lit et qu'elle n'a pas bougé, jusqu'à ce que je vienne me serrer contre elle. J'ai peut-être pleuré. Héléna est restée là, sans bouger, jusqu'à ce que je m'endorme. Il y avait plusieurs années qu'un adulte ne m'avait pas réconforté de la sorte, depuis que je ne me réveillais plus la nuit, criant de terreur indicible. Pendant ce moment, je fus un enfant, plus que je ne l'avais jamais été, bercé par l'odeur de la peau d'Héléna qui me paraissait bien plus familière que celle de tous les autres adultes. Le départ de Gob et l'étreinte d'Héléna marquent, il me semble, le point culminant de mon enfance à Pelagoya. Après elles, rien ne compta vraiment plus.

Je traversai les deux années suivantes comme un fantôme. Je n'en ai gardé presque aucun souvenir. Je ne pensai qu'à Grévi, qu'au reste du monde où m'attendait Gob, où j'allais la retrouver. Je devins impatient. Pelagoya me parut soudain trop petite, trop exigüe. J'en vins presque à m'irriter de l'affection bruyante et baveuse d'Hémon qui, comme le font souvent les chiens, sentit mieux que personne

mon trouble. Les discussions allaient bon train entre les camarades : valait-il mieux partir ou rester ? Trouverait-on à Grévi une baignade aussi agréable et régulière que celle dans la Lina ? Les cerises étaient-elles aussi bonnes ailleurs ? Je ne pris presque jamais part au débat. La question ne se posait pas. Comment aurais-je pu penser rester, alors que Gob était partie ? Ulf, je me souviens, tenta de me convaincre de rester, avec lui. Je pense qu'il voulait en réalité masquer sa propre inquiétude et qu'il cherchait un prétexte pour rester. « Si tu restes, je reste », jura-t-il. Seulement, il n'y avait rien à y faire. J'allais partir. Je partais. J'étais déjà parti. Finalement, Ulf décida d'aller vivre à Grévi lui aussi. Je pourrais avoir l'orgueil de croire qu'il ne voulut pas être séparé de moi. Je crois plutôt qu'il se risqua vers l'inconnu car c'était ce que faisait Livia.

Parmi les camarades de Pelagoya, plusieurs attachements ont survécu à l'adolescence et aussi à l'âge adulte. Gob et moi, bien sûr, mais aussi Ulf et Livia, dont l'histoire a pris bien des détours, ou encore Jörg et Hakim. Eux aussi ont vécu bien des séparations mais se sont toujours retrouvés à un moment ou à un autre. Que les adultes qui nous ont élevés n'aient jamais considéré nos sentiments comme des brouillons de ceux à venir, censément plus réels et plus aboutis, y est peut-être pour quelque chose. Qu'aucun d'entre nous n'ait jamais eu la prétention d'appartenir à un autre ou de le posséder a sans doute favorisé aussi ces élections du cœur, l'absence de l'idée même d'exclusivité renforçant le plaisir de partager la compagnie de l'autre.

L'arrivée au secondaire, au début de notre douzième année, constitua tout de même un choc. Grévi n'est pas une ville étendue, tant s'en faut, mais elle nous paraissait tout de même gigantesque comparée aux quelques maisons de Pelagoya. Les bâtiments du

secondaire eux-mêmes semblaient recouvrir toute sa superficie. Comme notre école paraissait minuscule en comparaison ! L'ensemble se composait de trois bâtiments. Le premier était composé d'une douzaine de salles de classe, assez similaires à celles que nous avons fréquentées jusque-là, à ceci près que nous allions de l'une à l'autre sans ordre particulier, selon quel groupe s'installait le premier. En hiver, les classes dont les fenêtres donnaient vers l'est étaient l'objet d'une rude concurrence : le soleil bas cognait les vitres et on en approchait les tables le plus possible pour sentir la chaleur. Je me souviens de m'être forcé à me lever près d'une demi-heure avant tout le monde simplement pour être le premier arrivé et m'assurer une telle place. Parfois, les professeurs étaient là avant nous, parfois non. Ils nous cherchaient alors, les élèves, le long des couloirs, jusqu'à trouver la bonne pièce où prendre place à leur tour.

Nous dormions dans le deuxième bâtiment. Je devrais plutôt dire que nous y vivions. En effet, nous étions à peu près laissés libres de mouvement et d'action. Une chambrette à l'extrémité nord du bâtiment était occupée chaque nuit par un professeur, rarement le même plus de quelques nuits de suite, qui gardait un œil et une oreille sur nous. Le dortoir occupait la majorité de la surface du bâtiment, le reste étant dévoué aux cuisines et aux sanitaires. Il me paraissait immense, il l'était sans doute un peu moins que je ne m'en souviens, mais il faut dire que ma croissance a été tardive et que j'étais alors bien plus petit que je ne le suis aujourd'hui. C'était un rectangle grossier aux murs de brique épaisse et au sol de parquet recouvert en partie de tapis moelleux. Une cinquantaine de lits y prenaient place, disposés de manière anarchique au premier abord. Quand j'y

suis entré pour la première fois, la perspective de dormir là m'a terrifié : j'étais habitué à occuper une chambre seul, à l'exception notable de Gob, étendue sur le sol. Cependant, les bâtisseurs du secondaire de Grévi n'avaient pas renoncé à toute intimité pour ses occupants. Tous les deux mètres environ, les lames du parquet étaient un peu plus écartées et une poignée dépassait discrètement du sol. En tirant dessus, on déployait un paravent rigide qui, par un mécanisme de ressorts, montait jusqu'au plafond le long de rails fixés sur les murs. On pouvait ainsi ménager des espaces intimes pour autant de personnes que nous le voulions. Personne n'avait de lit fixe : chacun allait de place en place au fil des affinités, et on tirait même les lits pour les rapprocher ou les éloigner les uns des autres. Je me souviens avoir été, pour ainsi dire, ostracisé quelques jours, à cause du volume sonore de mes ronflements. Cela ne dura pas, heureusement. Une fois mes voies respiratoires libérées, les lits reflurent dans ma direction. Le premier jour, celle qui nous avait accueillis sur le quai de la gare, une professeure nommée Alma, nous entraîna dans une rapide visite des locaux jusqu'à nous indiquer quelques lits vides d'occupants. Je posai le sac sur l'un d'eux, un peu assommé par le bruit ambiant. Elle dut voir mon trouble car elle dit doucement :

« C'est toujours ça les premiers jours, et puis on s'y fait. Et cela se calme le soir, vous verrez. »

Nous vîmes. En effet, après dîner, une torpeur s'emparait du dortoir. On s'étendait par terre ou sur son lit, on jouait aux cartes ou sur des terminaux, on discutait à voix basse ou bien, surtout les plus grands, on retournait travailler tard dans les salles de classe et on rentrait sur la pointe des pieds pour ne pas déranger les dormeurs. Cette première nuit, je ne trouvai pas le sommeil. Toute la journée, j'avais

cherché Gob du regard, sans succès. Cela faisait deux ans qu'elle était là, elle avait dû attendre mon arrivée. Je refusai de me laisser aller au sommeil avant qu'elle ne vînt s'étendre par terre, près de mon lit. Mon corps finit par me faire défaut. Au réveil, mon cœur se serra un peu plus : pas de Gob, nulle part dans le dortoir. Je me laissai cornaquer avec les camarades de Pelagoya vers le petit déjeuner, serré contre Ulf, Jörg et Livia. À table, je cherchai encore. Toujours rien. Où était-elle ? Se pouvait-il qu'elle m'évitât ? Pour quelle raison ?

Deux jours passèrent ainsi, le temps de découvrir le rythme de la vie à Grévi et la succession plus rapide et plus régulière des professeurs dans les salles de classe, sinon de m'y habituer encore. Le groupe était formé pour moitié d'anciens de Pelagoya et pour moitié de camarades d'autres villages proches, dont nous connaissions les noms sans les avoir visités. Quelques-uns avaient grandi à Grévi même mais ils semblaient avoir été répartis plus éparsément de groupe en groupe. J'appris plus tard que c'était une manière délibérée pour les professeurs de les forcer à se mêler aux nouveaux venus. En effet, la grande majorité de ceux de Grévi ne dormaient pas sur place comme nous. Ils rentraient dans les maisons et les immeubles alentour, comme nous le faisons à Pelagoya. Nous qui dormions sur place, nous en vîmes à éprouver une sorte de pitié à leur égard. Nous avons le sentiment de vivre le secondaire plus pleinement, plus *entièrement* qu'eux. Nous reconstituions un nouveau village autour de cette grande école, avec ses classes, son dortoir, son poulailler, son jardin potager et ses terrains de sport. Nous ne pouvions nous empêcher de les considérer comme des invités, des gens de passage. Plusieurs de ceux qui prenaient le train matin et soir finirent

par s'ajouter au dortoir. À en croire les professeurs, c'était un processus normal.

« Avant, vous viviez à Pelagoya, à Sübar ou encore aux Aigues, nous dit un jour Rex. Ils vous semblaient les endroits les plus importants du monde, et tout le reste semblait un peu moins beau, un peu moins bon. Désormais, c'est Grévi le centre du monde pour vous. Quand vous partirez d'ici, ce sera ailleurs. Vous vous êtes trompés, vous vous trompez et vous vous tromperez encore. Le monde n'a pas de centre, un endroit ne vaut pas mieux qu'un autre. Vous pensez le savoir mais ce n'est pas encore vrai. Vous n'avez pas assez voyagé pour l'avoir appris.

— Et Antonia, alors ? protesta alors Yusek, qui venait tout juste de cesser de faire l'aller-retour entre Grévi et Sübar. Antonia est importante, plus importante que les autres endroits.

— Antonia peut sembler importante aujourd'hui. Cependant, il n'y a pas si longtemps, elle n'existait pas du tout. Un jour, elle n'existera plus. Vous allez y aller, en revenir, y retourner. Et puis vous irez ailleurs. C'est normal. Aucun endroit ne vaut mieux qu'un autre.

— Mais pourtant, intervins-je, il vaut mieux vivre à Pelagoya, aujourd'hui, que dans un des camps du Siècle des camps.

— C'est vrai, Umo. La vie est plus douce, moins violente et les cerises y sont meilleures. Mais peut-être que la vie n'y est agréable que parce qu'il n'y a pas, ailleurs, de camps pour nous le rappeler. »

Deux jours passèrent, donc, avant que je ne revisse Gob. Il s'avéra qu'elle était partie en excursion avec tout un groupe pour visiter une usine de chaussures. Quand, enfin, je l'ai aperçue, remontante à pied la côte qui allait de la gare au secondaire, mon cœur bondit dans ma poitrine. Enfin ! Je me suis précipité

hors du potager, abandonnant la bêche par terre, et j'ai couru dans sa direction en ignorant le commentaire désobligeant d'Ulf. Je me suis arrêté devant l'entrée du secondaire, persuadé qu'elle ne pourrait pas me manquer. Quand le groupe est passé devant moi, elle ne m'a même pas accordé un regard. Elle était au milieu d'une conversation. J'ai entendu sa voix sans distinguer exactement ce qu'elle disait. J'étais trop effaré pour tenter de l'appeler. Le groupe s'est éloigné. Conscient d'être sous les regards de tous les camarades de jardinage, j'ai piteusement tourné les talons. J'ai ramassé l'outil abandonné et j'ai repris le bêchage, le nez baissé, en silence. Même Ulf, qui manquait rarement une occasion de me taquiner, n'a rien dit. Il m'a fallu un effort considérable pour me persuader qu'elle ne m'avait pas vu. Ce soir-là, le travail m'entraîna à un dîner tardif. Quand j'y entrai, éreinté, après des ablutions sommaires, le dortoir était déjà presque silencieux, éclairé seulement par les veilleuses orangées des lecteurs assidus dont la lumière montait se perdre entre les poutres du plafond. Je me suis assis un moment sur le lit, hésitant, les paupières lourdes. Je me suis tout de même levé et j'ai traversé le dortoir à pas de loup jusqu'au lit qu'occupait Gob. Elle n'était pas seule : avec quatre camarades du même groupe, elle avait constitué un des petits îlots qui fleurissaient aléatoirement dans le dortoir, au gré des humeurs, des amitiés et des inimitiés. Tous cinq semblaient dormir profondément. Je me suis approché aussi discrètement que possible. Gob était étendue sur le côté, roulée dans la couverture. Un détail m'a marqué : ses cheveux étalés sur l'oreiller derrière sa tête. Je me suis accroupi à côté du lit et j'ai murmuré son nom.

Gob a ouvert les yeux. J'ai compris qu'elle ne dormait pas et qu'elle avait fait semblant jusque-là.

« Umo. Qu'est-ce que tu veux ? »

J'ai chancelé sous le coup de la froideur du ton.

« Je suis là, ai-je bégayé.

— Je sais.

— Tu n'es pas contente ? »

J'ai senti son hésitation.

« Si. »

Je n'ai pas posé les questions qui me brûlaient les lèvres : pourquoi, alors, avait-elle fait semblant de ne pas me voir ? Pourquoi ne m'avait-elle pas accueilli ? Pourquoi avait-elle fait semblant d'être endormie en m'entendant arriver ? Elle a dit :

« J'ai sommeil. »

À ces mots, je me suis souvenu que moi aussi. J'ai hoché la tête et, silencieusement, je suis allé retrouver le lit qui m'attendait à l'autre bout du dortoir. Sur la droite, la voix d'Ulf a murmuré :

« Qu'est-ce qu'elle a dit ? »

Je n'ai pas répondu. À mon tour, j'ai prétendu dormir. J'ai même forcé le trait en produisant volontairement quelques ronflements assez semblables à ceux qui me vaudraient plus tard l'isolement dans un coin du dortoir. Je fis cette nuit-là des cauchemars assez abstraits dont je ne gardai aucun souvenir précis au réveil : seulement une impression d'angoisse confuse. Avant de me lever, je n'ai pas pu m'empêcher de passer la tête au-delà du bord du lit dans l'espoir de retrouver Gob endormie par terre. Elle n'y était pas.

Dans les jours et les semaines suivantes, je dus me faire à l'idée que son attitude ne changerait pas. Comme tous les camarades, quel que soit le groupe ou l'âge, nous étions parfois amenés à travailler ensemble ou à partager des activités. Qui plus est, la vie du dortoir nous forçait à nous croiser et à parler parfois. Jamais cependant nous

ne retrouvâmes l'intimité qui avait été la nôtre à Pelagoya. L'éloignement durant les deux années que Gob avait passées, seule, à Grévi semblait avoir eu raison du lien qui nous unissait. J'en conçus une réelle amertume et décidai de ne plus lui adresser la moindre parole. Ainsi, je me tus dès qu'elle entra dans la même pièce que moi et j'ignorai délibérément ses rares adresses dans ma direction. Les adultes remarquèrent que quelque chose n'allait pas et s'inquiétèrent. Ils me tinrent des discours rassurants : il était normal de mettre un peu de temps à s'habituer à la vie ici, ils étaient là pour m'aider, voulais-je rentrer quelques jours à Pelagoya pour revoir des amis et les adultes auprès de qui j'avais grandi ? Je secouais la tête, je ne répondais rien. Plus ils insistaient, plus je me refermais. Ils finirent par se décourager ou, plus vraisemblablement, par découvrir que mon trouble n'avait rien à voir avec la transition vers le secondaire.

À Pelagoya, j'avais aimé l'école, mais comme j'aimais tout le reste de la vie. L'école n'était qu'une activité parmi d'autres, à ceci près qu'elle avait pour but de nous amener à comprendre toutes les autres. Les cours de botanique d'Hélène, par exemple, nous apprenaient à choisir les meilleures cerises. Toutes choses étaient ainsi reliées les unes aux autres, naturellement. Tout ce qui n'était pas terminé un jour l'était le lendemain. À Grévi, le changement le plus radical dans ma vie fut l'apprentissage de la segmentation du temps. Sauf exception, les classes – au sens « scolaire » de la chose – avaient aussi lieu le matin, mais il était rare que nous passions la demi-journée entière avec le même professeur. Le plus souvent, elle était découpée entre deux ou trois moments. À Pelagoya, aucun adulte n'avait jamais vu d'inconvenient à ce que l'un de nous travaille plusieurs

heures à la même tâche sans s'occuper de ce que faisaient les autres. Plus ou moins régulièrement, Aster ou Lubi nous donnaient des travaux communs pour évaluer notre progression. Le reste du temps, nous étions libres ; et eux aussi. À Grévi, la segmentation et la régularisation de notre temps de travail rendaient cette même liberté impossible. Bien sûr, les horaires n'étaient pas gravés dans la pierre. Il n'était pas rare que le professeur suivant se présente à la porte de la classe, constate que nous n'avions pas terminé le travail en cours, échange quelques mots avec l'autre adulte et revienne un quart d'heure plus tard avec une haleine de café chaud. Cependant, il n'était pas facile d'apprendre à passer d'un cours de littérature française à une leçon d'anglais, ou des récits historiques de Rex aux explications scientifiques d'Alma. Le rapport aux adultes aussi était différent. En dehors des classes et des activités de l'après-midi, nous ne les voyions presque pas. Certains habitaient à Grévi mais la plupart arrivaient par le train du matin et repartaient par celui du soir, quand ce n'était pas leur tour de veiller au dortoir. Même ceux-là se faisaient discrets, partageaient parfois le repas mais rarement. À la différence de ceux de Pelagoya, les adultes de Grévi paraissaient mener une existence séparée de la nôtre : elles étaient deux fils différents qui se croisaient, se nouaient parfois mais continuaient toujours dans leurs directions propres.

Cela contribue peut-être au sentiment de solitude que j'associe aux premières années à Grévi. Je me souviens d'une sensation étrange, avec laquelle je me débattais : celle de ne plus appartenir au même monde que les autres, comme si un épais double vitrage nous séparait, atténuant les sons. Je ne savais comment cette barrière s'était soudainement dressée entre moi et le monde. Je mentirais si je disais que le

plus difficile était de ne pas avoir Gob de mon côté, de la voir de l'autre côté de la vitre elle aussi, assez proche pour que je puisse croire étendre le bras pour la toucher. Cependant, cela y contribuait fortement.

« Solitude ». Le mot ne m'était pas inconnu. Je l'avais rencontré dans des romans, je l'avais entendu dans des chansons, en plusieurs langues différentes. Dans un des dictionnaires de l'école de Pelagoya, la définition – « n. f. (lat. *solitudo*, de *solus* : seul) État d'une personne qui est seule, de façon momentanée ou durable » – était illustrée par une image, la reproduction d'un tableau de Friedrich, *Le Voyageur contemplant une mer de nuages*. Je me souviens m'être demandé ce qu'il pouvait bien y avoir sous les nuages et aussi ce que cet homme faisait là. J'avais observé l'image plusieurs minutes sans bien comprendre ce qu'elle signifiait. Certes, l'homme était « seul » sur ce tableau, mais qu'est-ce que cela voulait dire ? Ma solitude des premiers temps à Grévi n'avait pas grand-chose à voir avec un promeneur, solidement assuré au-dessus de volutes de fumée. J'étais entouré de tous côtés, toujours en train de m'activer, toujours en train de parler, de travailler ou de jouer. Il n'y avait guère qu'aux toilettes que je me trouvais « seul ». Cette situation-là n'était certes pas digne d'une peinture romantique. Et encore, il n'était pas rare d'entendre la voix d'Ulf s'élever de la cabine voisine. Et pourtant, c'était bien ce que je ressentais. Je n'étais pas nostalgique. Je ne regrettais pas Pelagoya. Une partie de moi sentait bien que je n'avais pas été seul là-bas comme à Grévi. Toutefois, je savais qu'y retourner ne changerait rien. La vitre était tombée. Je ne pouvais qu'attendre qu'elle se relève ou faire de mon mieux pour trouver la poignée et ouvrir la fenêtre.

Je sais bien que je ne peux pas faire porter à Gob toute la responsabilité de la crise qu'a traversée le jeune Umo durant ses premières années au secondaire. Je me souviens toutefois avoir souhaité que le temps passe plus vite, qu'elle soit partie afin de ne plus l'avoir constamment sous les yeux. En attendant, je dus trouver des moyens de remplir l'espace que je l'accusais injustement d'avoir laissé vide en moi. Le premier fut la musique. Le troisième bâtiment du secondaire, bâti comme les autres en brique ocre, abritait les ateliers, les réserves et la bibliothèque. Cette dernière était équipée d'une petite cabine d'écoute dans laquelle je me mis à passer beaucoup de temps. Il y avait là plusieurs étagères remplies de disques parmi lesquels je piochais au hasard, à la recherche de pistes qui me plaisaient. Je passais une partie non négligeable de mon temps libre à naviguer sur l'un des terminaux auxquels j'avais désormais accès, de site en forum, reconnaissant des noms, écoutant des morceaux nouveaux. Cette habitude-là m'est restée. Passer de nouveauté en nouveauté sans réel objectif a toujours été ma manière favorite de perdre une heure ou deux. J'empruntai un des baladeurs numériques de la bibliothèque et je travaillai dorénavant en musique, les oreilles pleines de mes pistes préférées. Je me souviens d'un moment en particulier. J'étais seul en haut de la grande butte herbeuse qui plonge depuis le secondaire vers le centre de Grévi. Le soleil se couchait et les quelques nuages de la journée se déchiraient en lambeaux de gaze. Je ne sais plus quel disque j'écoutais, seulement que c'était un album de hard-rock. C'est alors que j'ai ressenti pour la première fois cette agréable et nécessaire illusion : j'ai pensé que la musique répondait parfaitement à mes sentiments, qu'elle les exprimait bien mieux que je ne pourrais jamais le faire, comme

si cette musique avait été enregistrée à ma seule intention, pour ce moment précis de ma vie. C'était entièrement faux, bien sûr, mais tout de même. Le lendemain, je partageai ma découverte avec Ulf qui écouta le même morceau avec plaisir, secoua la tête en rythme et sourit même. Cependant, lorsqu'il retira le casque, il dit simplement : « Ouais, c'est pas mal. » Je récupérai alors le baladeur, comme s'il m'appartenait et comme si Ulf avait commis un genre de blasphème, concept que nous ignorions bien sûr entièrement à l'époque. Pourtant, c'était peut-être lui qui avait raison. La preuve en est que j'ai entièrement oublié l'interprète et le titre du morceau de musique en question.

Le seul inconvénient était que, pour accéder à mon refuge dans la cabine, il fallait traverser les rayonnages où il n'était pas rare de croiser Gob, le nez plongé dans un livre ou deux. La brièveté, la froideur et la vacuité de nos échanges ne manquaient jamais de me retourner l'estomac. Je pense que, si je me suis progressivement et pendant si longtemps écarté des livres, à l'exception des manuels techniques, c'est en partie à cause du ressentiment envers Gob que je leur associais. Encore aujourd'hui, le simple fait de penser à écrire, la simple sensation de poser les mains sur un clavier ou de saisir un stylo évoquent en moi une multitude d'images de Gob, écrivante ou lisante.

Le deuxième moyen, sinon de l'oublier, tout au moins de la mettre de côté, fut l'électricité. Durant les sept années que je passai au secondaire, ce fut Alma qui assura la majorité des cours de sciences techniques et ils ne tardèrent pas à devenir mes favoris. Cette passion fut tout aussi soudaine que celle pour la musique. Celle-ci contenait le reflet de la vie intérieure ; les sciences ouvraient la porte sur

la compréhension du monde extérieur. Je découvrais à nouveau des phénomènes, pourtant simples, auxquels je n'avais jamais pensé jusque-là : la chute des corps, l'humidité de l'air, la propagation du son et, surtout, le courant électrique. Je voulais tout savoir à ce sujet et Alma, bien que ravie de l'intérêt, devait parfois réfréner mes ardeurs afin que je ne me rendisse pas désagréable au reste du groupe.

« On ne comprend bien qu'à plusieurs », disait-elle. Je me renfrognais, persuadé d'avoir été rabroué. Je n'ai saisi que plus tard qu'il ne s'agissait en rien d'une réprimande. C'était l'énonciation froide d'un fait, auquel je devais apprendre à me conformer : il ne servait à rien d'être brillant seul, dans son coin. Autrement dit, il n'y avait pas d'héroïsme possible dans les apprentissages. Les professeurs ne voulaient pas extraire des groupes des personnalités marquantes, comme du minerai de la terre. L'objectif était de faire avancer le groupe ensemble. Subtilement, sans que je le remarque sur le moment, Alma redirigea mon énergie vers des lectures plus poussées qui me permirent d'aider les camarades. En me confiant des responsabilités, elle flattait mon ego. En vérité, je n'excelsais pas partout. Ce n'était d'ailleurs le cas de personne. Les langues étrangères me restèrent longtemps... *étrangères* et le soudain éloignement des livres que j'ai évoqué me fit peiner en cours de littérature.

Mais en matière de science, au contraire, mon appétit ne connaissait pas de limites. J'avalais jusqu'au plus petit morceau de savoir qu'on voulait bien me donner, je courais à en perdre haleine dans les directions qu'on m'indiquait. Je nageais avec délice dans un océan de notions, de concepts, de formules : forces, puissance, valeur, tension, intensité, température, durée, période, alternatif et continuité.

Ulf, rentrant en sueur d'un entraînement de rugby, me découvrit allongé sur le lit, entièrement absorbé dans un manuel. Il s'exclama :

« Je ne sais pas comment tu fais ! Je n'y comprends rien, moi !

— C'est simple, pourtant ! C'est comment les choses sont faites ! »

Il fit la moue et, vexé, me jeta le sac de sport à la figure. Je l'écartai d'un mouvement du bras et je repris ma lecture. Ulf partit se laver. Je n'ai pas compris sur le moment à quel point je l'avais blessé. Il m'a fallu longtemps pour apprendre que personne n'aime être mis face à son ignorance, face à sa faiblesse. En affirmant l'évidence, la simplicité d'un domaine dans lequel il peinait, je l'avais touché profondément. Il n'en a rien dit mais je sais qu'il m'en a longtemps gardé rancune. Fort heureusement, il pouvait se venger sur le terrain de sport où je montrais régulièrement mon ineptie, pour ne pas dire ma nullité. C'est à peu près à ce moment-là qu'on me détecta une myopie qui, quoique légère, pouvait expliquer l'absence de coordination entre mes yeux et mes mains. Mes tirs étaient imprécis, mes passes mal ajustées, mes réceptions toujours hésitantes. Je n'ai jamais su si ma vue était réellement responsable de ces piètres performances dans le maniement des balles, ballons et raquettes ; en tout cas, je ne me privais pas de la prendre comme excuse. Heureusement, le travail de l'électricité ne nécessitait pas de bien voir de loin. Quand je n'étais pas dans la cabine d'écoute de la bibliothèque, on pouvait à coup sûr me trouver à l'atelier, penché sur un établi. Je fus pris d'une frénésie de démontage. Tous les appareils électroniques, de la montre la plus simple aux terminaux des salles de classe et leurs composants, y passèrent. Je noircissais des carnets entiers

de schémas et de diagrammes descriptifs, dans l'idée d'en fabriquer de nouvelles versions. Aucun adulte ne vint explicitement me demander ce que je faisais. Un dimanche matin, pourtant, alors que je traînais à table avec quelques camarades, le visage d'Alma apparut dans l'encadrement de la porte. Elle était, comme le disaient parfois les adultes d'un ton qui rendait difficile de savoir s'ils plaisantaient et, si c'était le cas, quel était le sens de la plaisanterie, « de garde » la veille.

« Umo, il y a une panne quelque part dans le placard électrique général du grand bâtiment. Veux-tu venir m'aider ? »

Je manquai de m'étouffer avec la dernière cuillerée, nettoyai en vitesse la vaisselle que j'avais utilisée et filai m'habiller. Je pense pouvoir dire que cette journée passée avec Alma à « démonter le secondaire » est la meilleure de toutes les années que j'y ai passées.

Nous travaillons à deux, moi à genoux, elle debout devant le placard grand ouvert, la porte marquée d'un autocollant rouge indiquant le danger mortel et dont elle seule possède la clef. Nous vérifions systématiquement la continuité du courant jusqu'à déceler le défaut. En chemin, Alma m'explique toutes les particularités, tous les compromis qu'elle a dû faire lorsqu'elle a elle-même rénové cette installation, plusieurs années auparavant. Mes yeux s'écarquillent d'admiration.

« Toute seule ? »

Elle secoue la tête et sourit. Non, évidemment, pas toute seule.

« Il a bien fallu que quelqu'un la fabrique avant moi pour que je la rénove. »

Et soudain, cette réalisation, idiote et tardive : quelqu'un, de réelles personnes, possédantes des

corps et des esprits semblables aux miens, a construit ces trois bâtiments. D'autres personnes encore ont dressé tous les camps du siècle qui porte leur nom. La même force, le même travail a donné deux résultats absolument différents. Je demande à Alma si le secondaire a toujours été un secondaire ou s'il a été autre chose. Je suis soudain terrifié qu'il ait pu être autrefois un camp, une prison : autant de spectres d'une époque passée, croquemitaines pour enfants de Pelagoya. Elle me répond qu'elle ne sait pas, qu'il faudrait chercher. Chercher où ? Elle s'interrompt dans le travail pour réfléchir.

« À la bibliothèque, peut-être, même si j'en doute. Sinon, aux archives. »

Pour s'en débarrasser les mains, elle serre un tournevis entre ses dents. Ses réponses suivantes sont lacunaires.

« À Iliat. Sinon, Antonia. Sinon, pas moyen de savoir. Pas important ? »

Nous trouvons la panne, nous changeons le différentiel, Alma me laisse refermer le placard, le verrouiller. Nous visitons le bâtiment entier pour vérifier que tout fonctionne bien. Quelques interrupteurs tiennent mal, je les rajuste ou je les change entièrement. Nous croisons des camarades, seuls ou par petits groupes. Des professeurs aussi, qui travaillent, corrigent, préparent ou bien lisent, jouent. Quelques consoles de jeu sont branchées aux écrans des salles. D'autres encore répètent une scène de théâtre. Nous les saluons sans leur accorder vraiment d'attention. Rien d'autre ne compte que le travail en cours. Rassurante fixité de l'objectif à court terme, aussi satisfaisante qu'une poignée de cerises fraîchement cueillies. Nous croisons Gob, qu'il faut déranger pour atteindre une prise à changer. Elle s'éloigne, indifférente, un livre à la main. Elle me frôle, ma main

se crispe autour du tournevis, rien qu'un instant. La pointe sort du pas de vis, dérape violemment. Je jure. J'espère qu'Alma, derrière moi, n'a rien remarqué. Je veux l'impressionner, comme des années auparavant je voulais impressionner Gob qui semble à présent se fiche tout à fait de moi. La matinée est passée en un clin d'œil. Mon estomac, plus efficace que toutes les montres, sonne l'heure du déjeuner. Nous terminons la tournée, rangeons le matériel à l'atelier. Quand nous arrivons à la salle à manger, elle est vide. Dans le petit réfrigérateur, celui des restes, un reste de pâtes, de pesto frais et de parmesan nous attend. Nous faisons réchauffer tout cela et nous mangeons, presque en silence. Par la fenêtre, nous entendons les voix d'un match de football et les rires des camarades qui travaillent au potager. Je devais en être ce jour-là. Quelqu'un m'aura remplacé. Je pose finalement une question :

« Tu fais ce travail depuis longtemps ? »

Alma hoche la tête.

« Depuis que je vis à Grévi, oui.

— Quand je serai sorti du secondaire, je pourrai le faire moi aussi ? »

Alma penche la tête d'un côté, pose la fourchette à côté de l'assiette.

« Tu voudrais rester ici ? Tu n'as pas envie d'aller ailleurs ? As-tu envie de donner des cours ici ? »

Je me trouve muet.

« Je n'y ai jamais pensé.

— Grévi n'est pas tout ce qu'il y a à voir. Pelagoya non plus. Même pas Antonia. Attends d'avoir assez vu le monde pour penser à te fixer. »

Cela me fait penser à Lukas qui ne s'était pas fixé à Pelagoya mais qui m'a quand même fait avec Héléna. Je me demande s'il savait qu'il partirait

quand Héléna s'est trouvée enceinte. Auraient-ils dû attendre ?

Nous finissons notre repas, puis Alma descend à pied vers la gare. Un autre adulte viendra ce soir. « Aller ailleurs » : cela ne veut rien dire encore pour moi, parce que je ne veux pas aller là où Gob n'est pas, même si elle ne semble plus vouloir de moi. Je me suis à peine lavé les mains qu'Ulf arrive et m'entraîne dans une longue promenade, à travers les champs et les bois de Grévi, par des sentiers et des chemins dont il semble avoir le secret. Nous parlons peu. Quelques mots sur notre activité du matin, rien du tout au sujet de la conversation à table. Ce qu'il y a de bien avec Ulf, c'est que nous pouvons nous taire ensemble. Le silence à deux est parfois plus agréable que la musique seul ou que le bruit à plusieurs.

La nuit suivante, je rêve de courants électriques, de câbles secrets tendus sous le parquet du dortoir, partant de nulle part pour rejoindre des destinations mystérieuses. Je soulève une lame, saisit l'un d'entre eux. Je le suis, m'en sers comme d'un fil d'Ariane le long d'un étroit tunnel. Ce n'est pourtant pas un labyrinthe ; il n'y a pas de lumière à la sortie. Rien que les mêmes trois bâtiments, entourés de hautes barrières, elles-mêmes surmontées de barbelés. Des silhouettes vont et viennent, vaquent, travaillent. Je les reconnais : ce sont les camarades. Il n'en manque pas un. Seulement, leur posture est différente. Quelque chose me glace d'effroi : je comprends qu'il s'agit du silence. Une main se pose sur mon épaule. Je me retourne. C'est Gob, mais sa figure ressemble aussi à celle d'Alma. Son autre main vient se poser contre ma joue et son visage s'avance vers le mien. Je cligne des yeux.

Je me suis réveillé en sursaut. La lumière, froide encore, du soleil du petit matin tombait sur le lit.

J'étais en érection. L'esprit confus, je me suis levé et me suis dirigé vers la salle de bains. Je me suis masturbé sous la douche pour dissiper les dernières impressions du rêve.

Le sexe, bien sûr, avait son importance au dortoir, de plus en plus à mesure que les années passaient. Chacun des camarades savait tout ce qu'il y avait à savoir sur la constitution de nos organes génitaux, sur les menstruations, sur les hormones. Toutefois, il ne faut pas s'imaginer que c'était un genre de lupanar. La masturbation représentait l'essentiel de l'activité sexuelle qui y prenait place. Elle était quelquefois simultanée, parfois même mutuelle, mais « les choses » n'allaient que rarement plus loin dans les murs du secondaire. Il arrivait parfois qu'un couple ou un petit groupe veuille s'isoler dans un coin en y tirant des lits et en montant des cloisons. Le son trahissait rapidement les activités, suscitant commentaires gênés et parfois rires qui n'étaient, il faut le dire, que peu propices au plaisir. Le plus simple était encore d'aller se perdre dans les bois de Grévi ou encore dans les ruines au bord du lac. La fin d'après-midi, surtout, était le moment consacré et on en voyait revenir au dortoir, mal rhabillés, un peu échevelés, exhalant une puissante odeur d'hormones. La contraception était omniprésente dans nos vies. Quand les signes de la puberté se faisaient manifestes chez l'une ou l'un, un adulte l'emmenait chez un médecin du centre-ville qui lui proposait une pilule contraceptive en lui expliquant longuement les effets secondaires potentiels d'un pareil traitement : la prise de poids, la diminution de la libido. Certains la choisissaient sans hésiter. Pour ma part, je décidai de m'en passer. De toute manière, il y avait toujours des préservatifs dans un tiroir de la

salle de bains ainsi que dans les armoires de toutes les classes.

Le vocabulaire, à cette époque encore, posait problème. « Copuler » était trop technique, « baiser » trop vulgaire, « faire l'amour » trop réducteur. La plupart des camarades comprenaient vite que l'« amour » n'était pas nécessaire, ni même essentiel au plaisir. J'étais persuadé d'aimer Gob, de l'aimer comme on aime une personne et non une chose, mais la pensée de l'acte sexuel avec elle me plongeait dans un profond malaise. Sans comprendre pourquoi ni comment, je la sacralisais de loin. Quand elle se mit à s'afficher avec un autre que moi, puis une autre encore, je ressentis pour la première fois de la jalousie. Pourquoi lui, pourquoi elle, et pourquoi pas moi ? La jalousie entraîna la culpabilité. Qui étais-je pour porter un jugement sur les sentiments, sur la sexualité de Gob ? Elle ne m'appartenait pas. Je ne la *possédais* pas. Je tentai de m'ouvrir de ce trouble à Ulf, qui haussa les épaules.

« Tu devrais le faire avec quelqu'un d'autre. »

La solution paraissait si simple ! Les semaines suivantes, je peuplai volontairement mes rêves et mes fantasmes d'autres camarades, principalement des filles, comme pour m'habituer en songe à leur présence. Je ne rêvais pas beaucoup de Livia, en partie parce que je la connaissais très bien, mais facilement d'Asmaou, de Shauna, de Jada, d'Elif ou de Mariam avec lesquelles je n'avais pas passé tant d'années à grandir. En journée, mon regard s'attardait sur leurs fesses lorsqu'elles marchaient, sur leur poitrine quand elles étaient assises, sur leurs bouches et leurs mains pendant les repas. À chaque fois pourtant que je voulais me rapprocher de l'une d'entre elles, quelque chose me retenait. C'était peut-être de la timidité. Je croyais toujours sentir entre mes omoplates un

regard qui m'observait et me jugeait, se délectait par avance du rejet. Intérieurement, je blâmais Gob dont l'image s'interposait entre l'assouvissement du désir et moi. En vérité, je crois que je manquais tout simplement de courage. Les premières années de la puberté furent donc un brouillard de masturbation et de fantasmes. Je me souviens en avoir conçu une certaine amertume : il me semblait qu'autour de moi tout le monde « baisait » en permanence et que j'étais seul exclu du jeu. C'était faux. Celles et ceux qui avaient déjà une sexualité active régulièrement se donnaient parfois en spectacle, mais les accouplements ne duraient jamais longtemps. Un soir, entre la fin des tâches communes et le dîner, je devais ruminer en écoutant de la musique, Shauna est venue s'asseoir à côté de moi sur la plus haute marche de l'escalier qui menait aux classes du premier étage. Tout de go, elle m'a demandé :

« On fait l'amour ? »

Pris de court, j'ai sèchement répondu :

« Non. »

Puis nous avons parlé d'autre chose. Le soir, seul sous les draps, je me souviens de m'en être voulu de l'avoir ainsi rejetée. Elle n'a pas semblé m'en garder grief. Peut-être sa proposition n'était-elle pas sérieuse. C'est en tout cas ce que j'ai pensé un moment, comme pour me consoler de ce que je percevais comme une « opportunité ratée ».

C'est finalement avec Livia, le quatrième été après l'arrivée à Grévi, que je fis l'amour pour la première fois. Nous étions peu nombreux à rester au secondaire durant le mois d'interruption des classes. La plupart en profitaient pour retourner passer un peu de temps là où ils avaient grandi. Ulf retourna à Pelagoya tous les étés. Pour ma part, j'étais partagé entre l'envie de revoir la Lina, l'espoir d'y renouer

enfin avec Gob et la crainte qu'elle y reste distante ou, pire, qu'elle s'éloigne à nouveau dès le retour à Grévi. Pour toutes ces raisons, je préférais ne pas bouger. Ce mois passa toujours à toute vitesse. Le dortoir était presque vide et il y avait donc beaucoup à faire. Les camarades qui logeaient à Grévi, mais hors du secondaire, venaient nous aider à entretenir le potager, à récolter et à mettre en conserve les tomates et les courgettes, à ranger les oignons au sec dans le cellier. À de rares exceptions, j'avais les ateliers pour moi tout seul et je pouvais y poursuivre des expérimentations dans le calme. Je me lançais alors dans des projets plus importants : je fabriquais des lampes, je tentais de construire des meubles tout de guingois qui menaçaient de s'effondrer dès qu'une main les touchait. Tant pis, j'en étais fier quand même. Il reste peut-être à Grévi quelques étagères et quelques serres de ma main, les dernières que j'y ai faites. Il m'arrivait parfois de regretter Pelagoya, d'avoir envie de retrouver la cerisaie, Mouad ou Héléna, mais un appel vocal dissipait rapidement cette nostalgie précoce. En outre, j'avais l'assurance qu'Ulf ramènerait des bocaux de cerises dans les bagages, que nous mangerions avec cérémonie, une à une, assis sur un banc dehors pendant les longues soirées déjà fraîchissantes de septembre ou d'octobre. Aussi, quand le dortoir se vidait, en juillet ou en août selon les années, tout semblait aller pour le mieux. Paradoxalement, moins j'étais entouré, moins la solitude se faisait sentir.

Quelques soirs, je traînais un matelas et une couverture dehors et je m'endormais à la belle étoile, casque sur les oreilles. C'est un de ces soirs que Livia est venue me rejoindre. Cet été-là, nous étions les deux seuls à n'être pas retournés à Pelagoya. Nous avions à peine abordé le sujet. Il faisait affreusement

chaud. Nous nous étions occupés du potager toute la matinée et je m'étais réfugié dans l'atelier en attendant que passent les heures les plus chaudes de l'après-midi. En fin de journée, Livia a passé la tête dans l'encadrement de la porte.

« Umo, je vais au lac, tu veux venir ?

— Oui ! » me suis-je exclamé avec enthousiasme, comme si je n'avais attendu que cela.

J'ai abandonné le travail en cours et les outils tels quels. Je savais que personne d'autre que moi n'utiliserait l'établi avant le lendemain. J'ai couru attraper un drap de bain. Tous les deux, nous avons dévalé le sentier poussiéreux jusqu'au lac. Il n'y a pas, au lac de Grévi, de plage artificielle comme il en existe ailleurs. Pas de grève pierreuse non plus, comme le long de la Lina. Pour se baigner, il faut sauter. Nous nous sommes déshabillés, aussi insoucieusement que quand nous étions plus jeunes, et nous avons plongé. L'eau était fraîche. Des branches de chênes et de bouleaux penchaient dans notre direction et nous faisaient de l'ombre. Livia a nagé jusqu'au centre du lac où se trouve un minuscule îlot et je l'ai suivie tant bien que mal. J'ai toujours été un piètre nageur, même si mes épaules larges semblent me prédisposer à la natation. Nous nous sommes hissés entre les roseaux jusqu'à un carré d'herbe rêche, presque brûlée par le soleil. En poussant des soupirs de contentement, nous nous y sommes étendus pour sécher, profiter de la chaleur. Livia était à moins d'un mètre de moi. J'aurais pu la toucher en tendant le bras. Nous sentions tous les deux la vase. J'ai tourné la tête dans sa direction, sans doute pour dire quelque chose, mais je me suis tu, bouche ouverte. J'ai regardé son corps nu étendu. Elle n'était pas grande, plus petite même que moi. Ses seins tombaient de chaque côté de sa poitrine. Les poils de

son pubis faisaient un triangle plus brun encore que sa peau. Elle a dû remarquer mon silence car elle a ouvert les yeux. Alors je me suis rendu compte que j'étais en érection. Livia n'a rien dit. Elle a seulement eu un petit rire, pas moqueur. En y repensant, ce devait être sa manière à elle de manifester sa gêne. Pour ma part, je me suis relevé d'un bond et je me suis jeté à l'eau. J'ai nagé jusqu'à la rive pour retrouver la serviette que j'y avais laissée puis le confort protecteur des vêtements. Je me suis assis et j'ai détourné le regard quand, sur l'îlot, Livia s'est relevée, a fait la traversée à son tour, s'est séchée, s'est habillée. Je me sentais rouge et idiot. Mon érection s'était calmée mais j'avais peur que, si je regardais à nouveau Livia directement, elle reprenne de plus belle. Nous sommes remontés jusqu'au secondaire en silence, à bonne distance l'un de l'autre.

Sous la douche glacée, des questions tourbillonnaient dans ma tête. Que s'était-il donc passé ? Le corps de Livia, je le connaissais, depuis toujours. Il ne m'avait jamais fait un effet pareil. Était-ce la chaleur ? L'eau ? Était-ce autre chose ? Nous nous étions déjà baignés ensemble. Qu'y avait-il donc eu de particulier cette après-midi-là ? Était-ce parce que nous n'étions que tous les deux ? Parce qu'Ulf n'était pas là ? Sans le penser tout à fait clairement, j'avais toujours considéré Livia comme sa partenaire et, le temps avançant, je l'avais consciemment exclue de mes pensées érotiques. Je découvrais que le désir ne se commande pas. C'était une découverte soudaine et douloureuse. En me rendant dans la cuisine pour y chercher de quoi m'y préparer un dîner sommaire, j'ai été soulagé de voir qu'elle n'y était pas. Pour détourner mes pensées de Livia, j'ai passé les quelques heures de lumière restantes dans l'atelier. M'occuper les mains, comme souvent, a suffi à

m'occuper l'esprit jusqu'à ce que le soleil soit entièrement couché. J'ai hésité à continuer à travailler à l'éclat d'une lampe électrique mais la fatigue s'est imposée soudainement. Tête baissée pour ne croiser le regard de personne, j'ai traversé le dortoir, j'ai saisi le matelas du lit sur lequel j'avais dormi la veille, je l'ai roulé avec les draps et je suis sorti l'étendre sur la butte.

C'était une assez belle nuit. Le vent d'ouest poussait vers Grévi des nuages grisâtres. L'orage n'a éclaté que le lendemain. J'étais sur le point de m'endormir, à moitié couvert par une fine couverture, quand j'ai été dérangé par le bruit de Livia qui s'installait à côté de moi. Je n'ai rien dit. Elle non plus. Elle s'était lavée elle aussi, mais ses cheveux gardaient quelque chose de l'odeur du lac. Cela a suffi à faire renaître mon érection. Il me semblait qu'un poids était posé sur ma poitrine, mais j'entendais pourtant sortir de ma bouche une respiration si lourde qu'elle paraissait étrangère. Finalement, nous nous sommes tournés l'une vers l'autre. Nous nous sommes embrassés et ce contact m'a procuré un profond soulagement. J'avais déjà embrassé des camarades, filles comme garçons. Nous nous embrassions souvent et avec beaucoup de désinvolture. C'était une manière facile de nous témoigner notre affection. De là, les choses sont allées naturellement. Je ne me souviens pas des détails et ils ne sont pas très intéressants à raconter. Livia ne prenait pas non plus de médicament contraceptif. Elle avait donc amené un préservatif. Cela n'a pas duré longtemps, bien sûr, et nous ne l'avons fait qu'une fois. Nous sommes cependant restés serrés l'un contre l'autre, enroulés dans les couvertures pour nous protéger du vent. C'était une intimité nouvelle, largement fondée sur notre connaissance préalable, plus intense mais

plus fragile aussi. Nous savions l'un comme l'autre qu'elle devait beaucoup aux circonstances. Je me souviens qu'elle a caressé ma joue sur laquelle ne pointaient alors que quelques rares poils de barbe. Comme tout le reste de cette soirée, ce geste m'a laissé une impression de tendresse bien davantage que de plaisir sexuel.

Enlacés, nous avons parlé à voix basse pendant très longtemps, en attendant que le sommeil nous prenne. Parmi les camarades, Livia était peut-être celle que l'histoire intéressait le plus.

« Il y a longtemps, avant la Déclaration d'Antonia, bien avant ça même, les gens pensaient qu'il était important de ne pas faire l'amour avant le mariage. C'était même interdit. Surtout pour les femmes. Pour pouvoir se marier, une femme devait être vierge. Elle devait être "pure". »

J'étais toujours mal à l'aise lorsqu'on évoquait les temps d'avant la Déclaration. Le comportement de toutes ces gens du passé était incompréhensible.

« Mais pourquoi ? » trouvai-je seulement à répondre.

Je sentis sa main se crispier contre ma poitrine. Elle réfléchissait.

« Je crois... Je crois que c'est encore une histoire de propriété. Une histoire de famille. Il fallait qu'ils soient certains de l'identité du père de l'enfant, s'il y en avait un, pour qu'il n'y ait pas de doute au moment de lui transmettre la propriété. »

Encore la propriété. Tout revenait à cela. Ulf dans la rivière. Le stylo que Gob avait pris chez Aster. Le corps de Livia ? Simplement parce que nous avons fait l'amour, simplement parce que nous nous étions livrés à des actes sexuels, cela voulait-il dire aux yeux d'un homme ou d'une femme d'avant Antonia qu'elle m'appartenait et que je lui appartenais ?

« C'est ridicule. »

Livia éclata de rire.

« Tu as déjà lu des romans sentimentaux d'avant Antonia ? C'est rempli du vocabulaire de la propriété, surtout quand ils parlent de sentiments et de sexe. Les personnages disent des choses comme "Il faut qu'elle soit mienne" ou bien "C'est ce soir-là que je me suis livrée à lui". »

Son hilarité fut contagieuse. Notre rire commun résonna entre les bâtiments du secondaire. Toutes les lumières étaient éteintes : les quelques autres camarades présents devaient tous dormir.

« "Je l'ai prise par-derrière" », continua Livia, hors d'haleine.

Soudain, elle se dressa et sa silhouette nue se découpa contre le ciel où les nuages s'amoncelaient. Elle cria presque :

« Prends-moi ! Prends-moi fort ! »

Puis elle se laissa retomber à mes côtés. Nous avons laissé le rire suivre son cours jusqu'à l'épuisement, amusés par l'existence absurde que d'autres que nous avaient vécue. Quand nous eûmes retrouvé le souffle et essuyé les larmes qui perlaient au coin des yeux, nous retombâmes dans le silence. Malgré la présence du corps chaud de Livia contre moi, dont le cœur battait si fort que je le sentais dans mes côtes, mes pensées dérivèrent vers Gob et plus précisément vers la jalousie que je ressentais à la voir avec d'autres. Aurais-je voulu que ce fût elle, à ce moment-là, à la place de Livia ? En partie, peut-être, oui. J'en eus honte. Cela me semblait être manquer de respect à Livia. Celle-ci, comme douée du pouvoir de lire dans les pensées, me demanda doucement :

« Tu es toujours amoureux de Gob ? »

Que répondre ? C'était une question rhétorique. Bien sûr que j'aimais Gob. L'aimais-je plus que Livia, même à cet instant précis ? Peut-être. L'aimais-je





14297

Composition  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Italie  
par GRAFICA VENETA  
le 15 décembre 2024*

Dépôt légal : janvier 2025  
EAN 9782290413623  
L21EPGN000854-642388

Éditions J'ai lu  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*